12 AOUT 1950

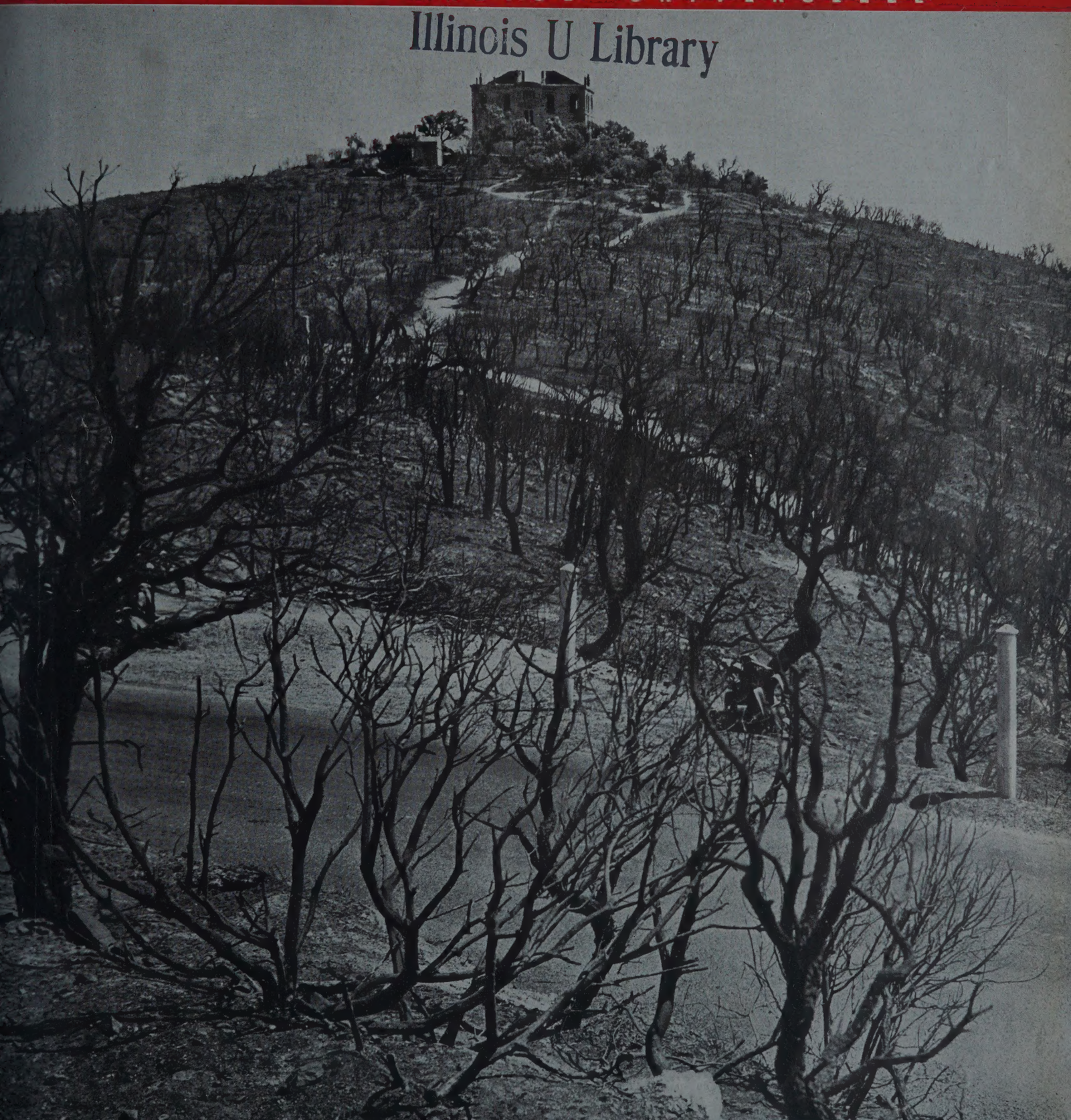
N° 252 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



LE FEU RAVAGE 16.000 HECTARES DE BOIS DANS LES MAURES

Entre Cavalière et Pardigon, l'adorable corniche des Maures présente sur 15 kilomètres le même aspect sinistre des pins et des chênes-lièges dressant leurs moignons calcinés qu'offre aujourd'hui cette colline proche de Cavalaire où le château d'un éditeur a été la proie des flammes. Phot. Eugène Conil, Toulon.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

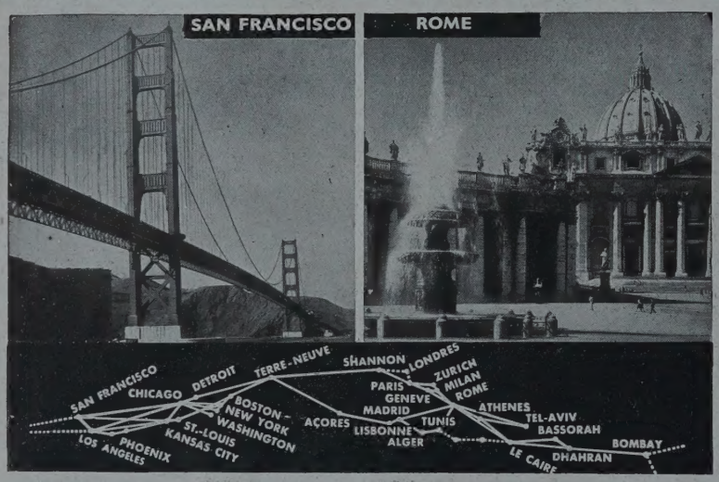
AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



Seule TWA vous offre un tel choix de lignes à travers le monde.

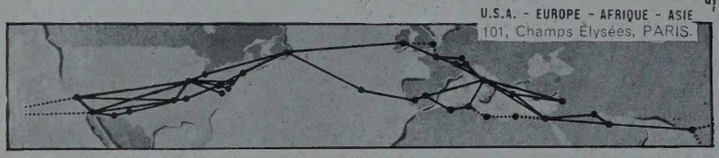
La prochaine fois que vous partirez en voyage, associez donc le plaisir et les affaires en empruntant le si commode réseau T.W.A. Une ligne T.W.A. dessert l'Europe septentrionale... une autre le monde Méditerranéen. Aux États-Unis la T.W.A. propose ses services transcontinentaux directs qui relient le Nord industriel au Sud-Ouest ensoleillé.

Sans frais supplémentaires vous pouvez vous arrêter à n'importe quelle ville desservie par la T.W.A. Souvent vous pouvez aller par un itinéraire, revenir par un autre et doubler ainsi l'agrément de votre voyage. En voyageant à 500 kms/h. sur un Skyliner T.W.A. qui a fait ses preuves dans le monde entier, vous bénéficiez en outre d'un service, d'une cuisine et d'un confort vraiment somptueux.

Consultez votre agence de voyage ou téléphonez à la T.W.A. : BAL. 10-83.

Vous pouvez compter sur la TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE
101, Champs Élysées, PARIS.

50.29



Pub. JOUVE N° 65

EFFICACE 100%

MITES MOUCHES MOUSTIQUES FOURMIS PUNAISES PUCES ETC

UNE nouveauté QUI SURCLASSE TOUS LES INSECTICIDES

TYPHON

le brouillard qui tue

A BASE DE PYRÈTHRE SYNERGÉTIQUE ET DE D.D.T.
1 millième de milligramme suffit pour tuer une mouche

ATOMISATION PARFAITE PAR VALVE BREVETÉE
Bouteille aluminium *monobloc* très robuste, d'une étanchéité absolue.

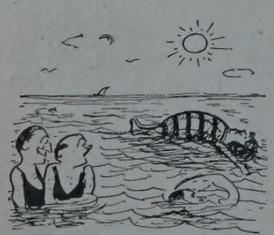
"TYPHON" NE SE BOUCHE PAS, NE FUIT PAS!
Quantité de charge insecticide inégalée.

PROTÈGE SEICAM DÉFEND

L'INSECTICIDE AÉROSOL LE PLUS PUISSANT

DISTRIBUÉ PAR S.E.I.C.A.M. : 5, RUE JEAN-MERMOZ, PARIS-8e - ELY. 79-37

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.



AU BAIN

— Il paraît que c'est une étrangère.

— A première vue, je l'aurais plutôt prise pour une « bordelaise » !...

MÉNAGE UNI

— Dis-moi, Achille, si je tombais dans un précipice, pourrais-tu te consoler de ma mort ?

— Non. Je sens que je te suivrai de très près !

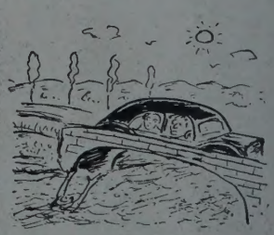
MÉPRISE

La Sirène, *au Triton.* — Soyez correct, cher fiancé ! Ne m'enlacez pas si passionnément !...

PAPOPLAGES

— Ils jouent du biniou sous leur tente, et ils chantent *la Paimpolaise.*

— C'est une tente « à la mode de Bretagne » !..



PERPLEXITÉ

— Je me demande s'il se noie, ou s'il fait de l'auto-stop ?...

6me ANNÉE — NUMÉRO 252

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

12 AOUT 1950

LE CENTENAIRE DE LA PRÉSENCE FRANÇAISE AU GABON

Au cours des cérémonies qui se sont déroulées à Libreville, en présence de M. Jacques Fourçade, président de l'Assemblée de l'Union française, et du prince Philippe, descendant du roi Denis, a été posée la première pierre de la Maison des descendants de ce monarque. Phot. Intercontinentale.

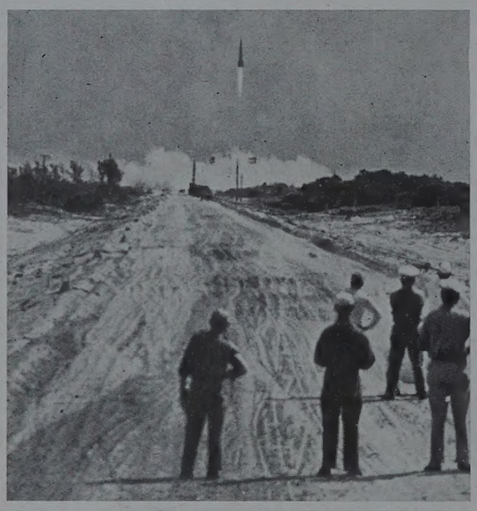
ACTUALITÉS MONDIALES D

LONDRES. Le Conseil des suppléants du pacte Atlantique, où M. Hervé Alphand représente la France, s'est prononcé en faveur d'une accélération des mesures pratiques destinées à assurer une défense commune.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

M. MAURICE PETSCHE, dont on a fêté à Briançon le jubilé parlementaire, a fait approuver par l'Assemblée nationale la réévaluation de l'encaisse or de la Banque de France. La plus-value de 126 milliards qui en résultera permettra notamment de rembourser par anticipation les emprunts contractés aux Etats-Unis.

FORMOSE. Quittant quelques heures son qua général de Tokio, Mac Arthur s'entretient avec Tch Kai Chek de la défense éventuelle de la grande qui est sous la menace des communistes asiati



CAP CANAVERAL. Un nouveau progrès dans la propulsion à réaction vient d'être réalisé par les spécialistes américains, qui sont parvenus pour la première fois à diriger une fusée en direction horizontale.

LA HAYE. Avant de rejoindre Strasbourg, M. Ernest Bevin a assisté, dans la capitale néerlandaise, à une session du Conseil des ministres de la Défense nationale des Etats signataires du pacte de Bruxelles.

CALIPATRIA. Un violent tremblement de parti de l'Imperial Valley a secoué cette petite californienne, endommageant plusieurs pâtés de sons sans provoquer le moindre accident de pers

BRIONI. En vacances sur l'Adriatique, le maréchal Tito a visité la dernière acquisition de la marine yougoslave : un navire de commerce récemment sorti des chantiers de constructions navales néerlandaises.

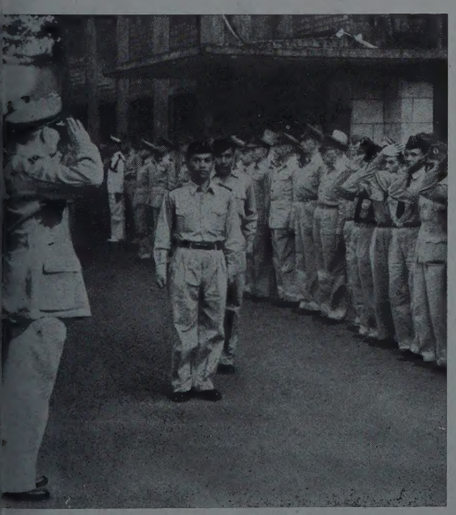
GENEVE. Le conducteur argentin Juan Fangio a remporté le prix des Nations, au cours duquel la voiture de son concurrent malheureux Luigi Villoresi, dérapant dans un virage, causa la mort de quatre spectateurs.

PARIS. Après une dizaine d'années de « clan nité », les cigarettes américaines ont fait le 1er leur rentrée officielle en France. Les « anglais feraient prochainement une semblable réappar

LA SEMAINE

EW-YORK. L'assemblée des « Témoins de Jéhovah » réuni plus de soixante mille fidèles au Yankee Stadium, et à l'heure des repas les participants durent tendre en longue file l'ouverture de leur restaurant.

ONDRES. Deux mille déléguées, représentant vingt ations, ont assisté, au château de Westminster, à ouverture du cinquième congrès de la Fédération minine internationale du commerce et de l'industrie.



JOKJAKARTA. Le quartier général des forces llandaises en Indonésie est supprimé et le commant en chef, lieutenant-général Van Reeden, transmet s pouvoirs aux officiers de l'armée indonésienne.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un de mes correspondants, qui veut bien me faire tenir des renseignements sur un monde assez mal connu, c'est-à-dire sur la vie de l'intelligence dans la société chinoise en ces temps que nous traversons, m'écrit que, l'étude de la langue nationale demeurant, naturellement, à sa place, la première, une grande bataille est en cours qui oppose le russe à l'anglais, bataille dont il semble encore impossible de prévoir l'évolution. La langue française, dans ce tumulte, n'est pas oubliée, mais elle semble reléguée à l'arrière-plan. Elle est considérée comme « une langue de culture ». Or, dit mon épistolier, un grand congrès s'est tenu, en Chine, il y a quelque temps, congrès pendant lequel la langue française s'est trouvée soudain choisie comme langue de controverse par la majeure partie des assistants.

Voilà qui doit donner à réfléchir à ceux de mes compatriotes qui, considérant ce que l'on pourrait appeler la bataille des langues, se hâtent d'abandonner la lutte et déclarent que leur parler maternel a perdu la prééminence. En réalité, dans le désordre croissant du siècle, le français est en train de prendre une place exceptionnelle. Il n'a pas, quoi qu'on en dise, perdu son caractère d'universalité, mais il s'affirme surtout comme un excellent instrument de travail pour les élites. Il n'est sans doute pas la langue élue des portiers d'hôtel et des employés de l'ascenseur. Que nous importe, à nous, garants et gardiens d'une civilisation plus de deux fois millénaire ! Nous avons les meilleures raisons de croire que la langue française intéresse encore, en presque tous les pays du globe, les savants, les médecins, les philosophes, les lettrés, les pédagogues, les diplomates, les administrateurs éprouvés.

L'activité des linguistes nous apporte d'ailleurs, et de tous les points du monde civilisé, des renseignements de grand prix. Chaque jour, je reçois quelque témoignage de cette vitalité. Hier, c'était le *Nouveau Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, de M. Paul Robert, et le dernier fascicule du dictionnaire — historique celui-là — de M. Edmond Huguet. Aujourd'hui, c'est une livraison de la très bonne revue publiée par M. Albert Dauzat, *le Français moderne*, revue qui nous tient au courant de la vie de notre langue dans le monde entier. S'il est naturel de voir les savants de France manifester de la dévotion pour leur langue, il est beau de voir les lettrés des nations anglo-saxonnes, des pays scandinaves, des pays germaniques apporter à des recherches analogues, en ce qui concerne le français classique ou vivant, des contributions dont certaines sont monumentales. Il est utile et réconfortant de lire la *French Review*, qui paraît à New-York, les périodiques du Canada et de l'Est américain, les publications de la Belgique, de la Suisse, de l'île Maurice, des pays du Levant, de la Hollande. Il faudrait citer aussi les nations de l'Amérique du Sud, enfin celles du monde entier.

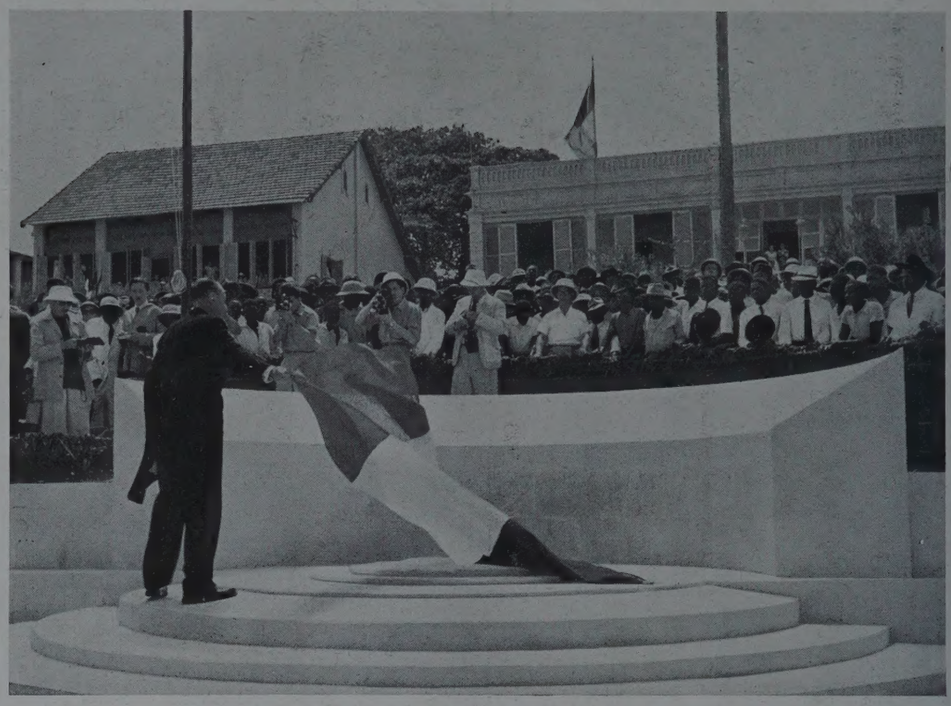
Je possède et consulte sans cesse un grand nombre de dictionnaires et de traités consacrés à ma langue. Je suis heureux chaque fois que je vois ma collection s'enrichir, et surtout s'il s'agit d'ouvrages composés par des savants que je ne peux qualifier étrangers, puisqu'ils sont mes frères de culture. J'ai donné, dans ma bibliothèque, une place d'honneur au livre de Maurice Grévisse, publié en Belgique et à Paris : *le Bon Usage, cours de grammaire française et de langage français*. Je consulte, dix fois le jour, l'excellent volume que M. Joseph Hanse, autre savant belge, intitule : *Dictionnaire des difficultés grammaticales et lexicologiques*. C'est un ouvrage parfait, maniable, vivant, auquel je ne m'adresse jamais en vain. Il est enrichi d'un nombre considérable d'exemples empruntés soit à la littérature classique, soit aux écrivains modernes. M. Hanse ne tombe jamais dans les erreurs et les excès du purisme. Il regarde vivre une langue illustre et il s'efforce de la suivre dans l'émouvante aventure. Quand j'ouvre ce livre, j'évoque Paul Valéry qui me disait : « On ne peut recommencer l'œuvre de Littré, mais il faudrait la reprendre, la corriger et la poursuivre. »

C'est bien ce que font, à leur manière, et toujours avec une pieuse ferveur, les savants qui travaillent au Danemark, ou dans quelque université américaine, ou dans une studieuse petite ville des Pays-Bas, et qui consacrent des mois et des mois de leur vie à certains problèmes, à l'emploi, par exemple, de la préposition *à* ou de la préposition *de* avec le verbe aimer ou avec le verbe commencer. Je cite un thème au hasard ; mais les thèmes sont innombrables.

Que les Français de France, quand ils sont tentés de perdre la foi dans le génie de leur vieille civilisation, fassent, pendant quelques jours, retraite dans une bonne bibliothèque. Ils y reprendront courage.

CENT ANS DE PRÉSENCE

Les personnalités officielles venues de la Métropole avaient gagné le Gabon, les unes à bord des avions de l'Union aéronautique des transports (Compagnie mixte Chargeurs Réunis-Air France), les autres sur le *Brazza*. A Libreville, elles ont trouvé un accueil aussi cordial que confortable à bord de ce beau paquebot transformé en hôtel flottant, que les Chargeurs avaient mis à leur disposition durant les fêtes. A hauteur de l'Equateur la tradition du passage de la ligne a été respectée à bord des avions.



C'EST DEVANT M. JACQUES FOURCADE, PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE DE L'UNION FRANÇAISE, QU'A ÉTÉ INAUGURÉE, A LIBREVILLE, LA STÈLE COMMÉMORANT LES CENT ANS DE PRÉSENCE FRANÇAISE AU GABON.

Les fêtes qui viennent de se dérouler à Libreville pour commémorer le centenaire de la présence française au Gabon prennent toute leur signification, alors que la France a récemment glorifié la mémoire de Victor Schœlcher et de Félix Éboué, qui demeure le symbole des droits et des libertés que notre pays a concédés aux autochtones de ses territoires d'outre-mer.

La lutte contre la traite des Noirs fut, en effet, la raison essentielle de notre installation, il y a un siècle, sur les côtes gabonaises, et c'est le commandant Bouet-Willaumez qui signa, au nom de notre pays, avec le roi Denis, le 9 février 1839, un traité nous cédant, à l'estuaire du Como, en échange de notre protection, 2 lieues de terrain qui furent le « point de départ » de la conquête pacifique de notre Gabon et de toute notre A. E. F. C'est dix ans plus tard, en 1849, qu'une de nos frégates de croisière arraisonnait un brick négrier, l'*Elizia*, et installait sur la rive droite du fleuve les esclaves qui se trouvaient à son bord, en leur donnant la liberté et des terres ; ainsi fut fondée Libreville.

Et depuis lors l'histoire du Gabon ne cessa d'être étroitement associée à celle de la France ; les habitants de ce territoire n'ont cessé, dans un sentiment de reconnaissance pour les droits et les libertés qui leur avaient été consentis, de lui témoigner un fidèle et émouvant attachement : c'est la guerre de 1914-1918, au cours de laquelle les Gabonais, noirs et blancs, prennent une part glorieuse à la victoire ; c'est la cruelle épreuve de 1940, où les populations locales, les premières de tout l'empire, proclament leur volonté de continuer la lutte ; c'est enfin la glorieuse épopée du bataillon du Tchad, où s'enrôlent de nombreux Gabonais.

C'est tout ce passé commun que nous évoquions ces jours-ci, au cours des cérémonies qui viennent de se dérouler à Libreville,

Mais il ne suffit pas d'évoquer le passé. Il faut aussi songer à l'avenir. Le Gabon est de tous les territoires d'A. E. F. le plus riche en possibilités de toutes sortes : bois, or, pétrole, diamants, minerais divers. En prenant, à l'occasion des cérémonies qui viennent de se dérouler, l'engagement de faire désormais davantage en faveur de ce territoire, c'est un devoir de conscience que nous accomplissons.

LUC DURAND-REVILLE, *sénateur du Gabon.*

L'INAUGURATION TERMINÉE, LES PERSONNALITÉS OFFICIELLES PASSENT SUR LE FRONT DES TROUPES.

FRANÇAISE AU GABON CÉLÉBRÉS A LIBREVILLE

AUTOUR DU PRINCE PHILIPPE SONT LES DESCENDANTS DU ROI DENIS, QUI, PAR UN TRAITÉ CONCLU IL Y A UN SIÈCLE AVEC L'AMIRAL BOUET-WILLAUMEZ, PERMIT A LA FRANCE DE S'INSTALLER AU GABON.

PRÈS DE LA RADE OU SE TROUVAIT LE « BRAZZA » M. FOURCADE ET M. CORNU-GENTILLE...

... AU COURS D'UNE PRISE D'ARMES ONT REMIS DES DÉCORATIONS A DES CHEFS DE VILLAGES NOIRS.

DE BRILLANTES FÊTES FOLKLORIQUES AUXQUELLES PARTICIPAIENT DES NOIRS EN COSTUME...

... SE SONT DÉROULÉES AU MILIEU DU STADE BONVIN DEVANT TOUTES LES PERSONNALITÉS.

AU FORT D'AUMALE, LE PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE DE L'UNION FRANÇAISE, EN PRÉSENCE D'UNE NOMBREUSE ASSISTANCE, RÉPOND A L'ALLOCUTION DE M^gr FOREST, VICAIRE APOSTOLIQUE DU GABON.

VUE AÉRIENNE DE LA RADE DE FUSAN - EXCLUSIVITÉ DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

LUTTE DE VITESSE POUR LA CORÉE

DE LA BATAILLE POUR FUSAN AU DUEL DE LAKE SUCCESS

Le conflit coréen évolue désormais sur deux plans différents. Durant que, sur le plan militaire, les Américains s'efforcent d'enrayer l'assaut acharné que livrent les forces nordistes contre la base de Fusan, afin de laisser aux « marines » le temps de débarquer et de se grouper pour une ample contre-attaque, l'U. R. S. S., qui n'entend pas attendre passivement un succès final des U. S. A. dont on ne doute pas davantage au Kremlin qu'autre part, a jugé utile de porter également ses efforts sur le terrain diplomatique.

Elle l'a fait avec cette promptitude que permet la liberté de manœuvre dont jouissent les dictatures, qui, n'ayant de comptes à rendre à personne, ne sont jamais embarrassées par les scrupules lorsqu'il s'agit de retourner leurs positions.

Une fois de plus, la surprise aura été totale. M. Jacob Malik, qui, en janvier dernier, avait quitté, non sans éclat, le Conseil de sécurité pour protester contre le refus de celui-ci d'expulser de son sein le représentant de la Chine nationaliste et d'admettre en son lieu et place un délégué de la Chine commu-

Les généraux Mac Arthur et W. H. Walker, commandant en Corée.

ELÉMENTS D'UNE DIVISION AMÉRICAINE RETARDANT LA POUSSÉE COMMUNISTE.

niste, a fait connaître brusquement à Lake Success sa décision de reprendre place parmi ses collègues. Une place de choix, il est vrai, puisque c'était au tour de l'U. R. S. S. d'assumer la présidence du Conseil de sécurité.

L'enjeu, reconnaissons-le, valait bien une volte-face de plus ! A ce poste éminent, où les paroles prononcées ont, dans le monde, une résonance certaine, M. Malik se sent fort à l'aise pour manœuvrer une assemblée dont les décisions qu'elle a prises durant son absence n'étaient certes pas de nature à satisfaire le représentant de l'U. R. S. S. ! On sait, en effet, avec quelle rapidité inusitée et avec quelle vigueur on a réagi à Lake Success contre l'agression coréenne, qui s'est trouvée condamnée par les représentants de cinquante nations.

Mieux valait donc revenir à une politique de présence plus « rentable », qui permettait pratiquement au délégué des Soviets d'interdire au Conseil de prendre à nouveau position nette à l'égard des Coréens du Nord en paralysant toute action efficace grâce aux abondants artifices de procédure que fournit le règlement de l'O. N. U.

L'effet de surprise passé, personne d'ailleurs ne s'est fait d'illusion sur les mobiles de la volte-face soviétique. Il était exclu que cette reprise de contact témoignât de la part de Moscou d'un désir de lâcher du lest en quelque domaine que ce soit. On s'en est d'ailleurs aperçu dès la première réunion du Conseil.

Déjà, en annonçant sa rentrée au bercail, M. Jacob Malik avait exprimé son intention d'obtenir la reconnaissance du gouvernement communiste de Chine et un règlement « pacifique » du problème coréen. Sans doute caressait-il, sur le premier point, l'espérance d'élargir la brèche qui existait déjà dans le camp des nations libres, où l'Angleterre, notamment, avait manifesté le désir de voir le représentant de Mao Tse Toung entrer au Conseil.

S'il en est ainsi, M. Malik aura vendu un peu vite la peau de l'ours ! L'agression coréenne, en effet, a fortement resserré la cohésion parmi les Occidentaux et le représentant soviétique a subi d'entrée de jeu un échec dont l'ampleur a dû le surprendre quelque peu. Sa proposition a été repoussée par 8 voix contre 3, l'Angleterre et la Norvège ayant renoncé pour une fois à soutenir la présence de la Chine communiste. Seules l'Inde, en raison sans doute de l'indépendance qu'elle entend garder dans sa politique asiatique, et la Yougoslavie du « traître » Tito ont apporté leur adhésion à la propo-

LES RENFORTS DISPOSENT DE NOUVEAUX BAZOOKAS ET DE LANCE-FLAMMES.

MORTIER AMÉRICAIN EN ACTION A YONGDONG.

DÉBLAIEMENT DU LIT D'UN FLEUVE POUR PERMETTRE AUX VÉHICULES MOTORISÉS DE PASSER.

LE BAZOOKA DU DERNIER MODÈLE DONT DISPOSENT LES TROUPES AMÉRICAINES OPÉRANT EN CORÉE LANCE DES PROJECTILES CAPABLES DE TRAVERSER LES BLINDAGES RENFORCÉS DES CHARS ASSAILLANTS.

ECHEC POUR M. MALIK (A GAUCHE) : LE CONSEIL DE SÉCURITÉ REFUSE, PAR 8 VOIX CONTRE 3, L'EXPULSION DU REPRÉSENTANT DE LA CHINE NATIONALISTE.

sition Malik. Celui-ci n'en a pas pour cela recouru à un nouveau coup d'éclat. Selon les instructions reçues de Moscou, il a encaissé le coup sans abandonner un tremplin aussi intéressant pour la propagande soviétique, se bornant à déclarer que l'U. R. S. S. ne s'inclinerait pas devant la décision « illégale » du Conseil.

Par ailleurs, les Etats-Unis ont riposté promptement à l'offensive diplomatique des Soviets et le délégué américain, M. Warren Austin, a gagné de vitesse son antagoniste en déposant, avant la réunion du Conseil, une résolution dans laquelle les U. S. A. demandaient une nouvelle condamnation de la Corée du Nord, coupable d'avoir violé les décisions de l'O. N. U., en invitant, par surcroît, tous les Etats membres de l'Assemblée à s'abstenir d'apporter la moindre aide matérielle aux agresseurs.

Tenu de choisir, pour fixer son ordre du jour, entre cette résolution et la proposition de son président, le Conseil, en dépit des échecs successifs subis par M. Malik, s'est aussitôt engagé dans une discussion sibylline dont il pouvait d'autant moins se dépêtrer que le délégué de Moscou annonçait à l'avance qu'il userait du droit de veto contre l'adoption de la résolution américaine !

La session de Lake Success était, dès lors, condamnée à s'enliser dans des jeux byzantins de procédure, avec, pour ses membres, la perspective de se trouver, un jour ou l'autre, en présence d'une nouvelle initiative « atomique » de leur président actuel, avec lequel ils se trouvent en conflit permanent. Mais l'U. R. S. S. n'en aura pas moins obtenu ce qu'elle désirait : écarter, au Conseil de sécurité, toute perspective d'une solution du problème coréen qui s'opposerait à ses vues propres et à la mission qu'elle s'est donnée de se présenter en champion des nationalismes asiatiques.

LA BATAILLE DE FUSAN EST ENGAGÉE

En Corée du Sud, les opérations militaires ont pris l'aspect d'une implacable lutte de vitesse entre les belligérants. Les troupes communistes du Nord poursuivent leur offensive — à boulets rouges, c'est le cas de le dire ! — dans le dessein de couper les communications de leur adversaire, de s'emparer au plus tôt du port de Fusan et de rejeter à la mer les forces sudistes avant que n'arrivent en nombre les renforts et les matériels américains.

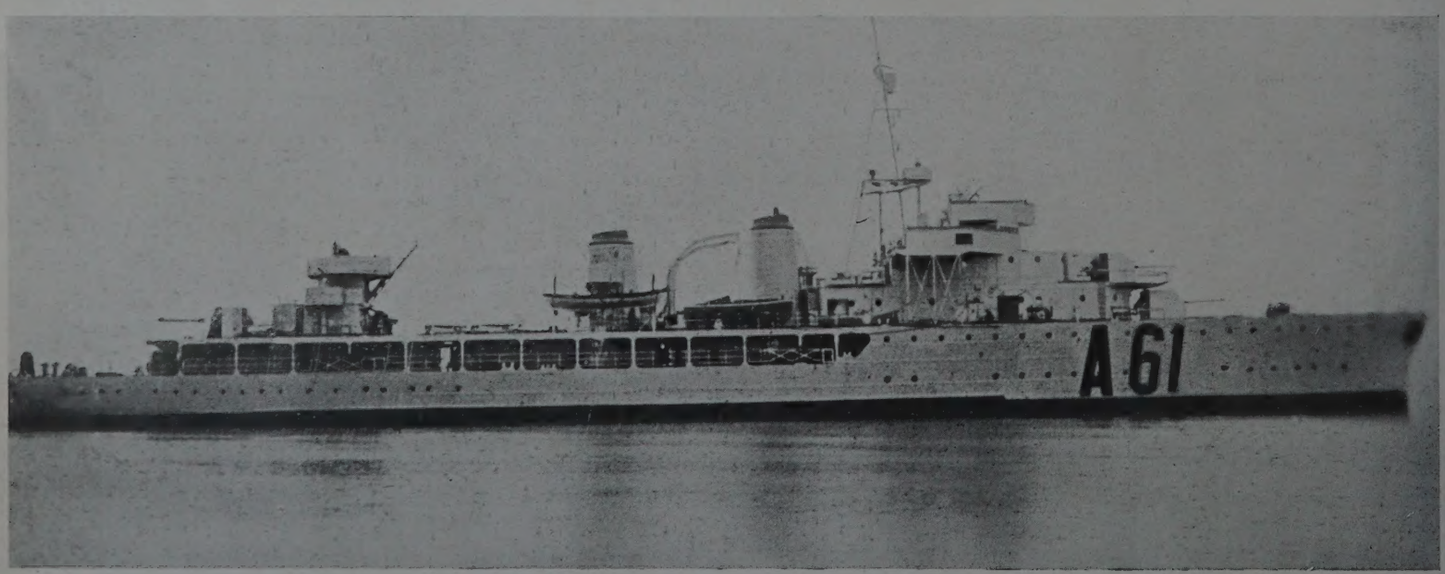
De son côté le général Mac Arthur, après l'échec des contre-offensives tentées vers le Nord et l'abandon de Kunchon, manœuvre pour éviter aux troupes qui combattent sous le drapeau de l'O. N. U. de se laisser encercler et pour les regrouper autour de Fusan, qui est l'enjeu final de l'actuelle bataille, dans un réduit d'environ 150 kilomètres.

De là le « décrochage » de 25 kilomètres effectué depuis quelques jours et le repli général le long du fleuve Naktong, dont la capitale provisoire de la Corée du Sud, Taegu, n'est distante que de 15 kilomètres, ce qui la laissait singulièrement vulnérable aux coups de l'artillerie lourde des « nordistes ». Des éléments communistes ayant franchi le fleuve sur plusieurs points, la menace d'un mouvement tournant est devenue telle qu'elle a obligé l'état-major à expédier vers la ligne de bataille, dès leur débarquement, ces troupes d'élite que constituent les « marines », au risque de retarder la mise en place du dispositif destiné à la contre-offensive de grand style que prépare le haut commandement.

De là l'importance stratégique de Fusan, que le général Mac Arthur devra protéger coûte que coûte pour laisser aux renforts le temps d'effectuer leur regroupement. Et déjà une première contre-offensive a pu être déclenchée sur un front d'une centaine de kilomètres.

Cela n'exclut pas d'ailleurs la possibilité pour les Américains d'engager, le jour où ils en auront les moyens, des opérations tactiques sur tel ou tel autre point de la côte coréenne. En attendant, l'activité croissante des forces aériennes et navales dont disposent déjà les défenseurs de la Corée du Sud suffira-t-elle à compenser l'écrasante disproportion numérique qui existe entre les quelques divisions « du Sud » et les quinze divisions remarquablement équipées et aguerries dont disposent les agresseurs communistes ?

P. B.



L'AVISO COLONIAL FRANÇAIS « L3-GRANDIÈRE » QUI A TOUCHÉ FUSAN ESCORTERA, BATTANT PAVILLON DE L'O. N. U., LES CONVOIS ENTRE LE JAPON ET LA CORÉE.

L'EUROPE EST-ELLE UN RÊVE OU UNE POSSIBILITÉ ?(*)

L'EUROPE SEULE EST UN NON-SENS

par René Branellec

J'ai rencontré à Helsinki un homme d'affaires américain qui pratique l'Europe depuis une vingtaine d'années. Nous parlâmes des tentatives d'unification européenne.

— Un rêve, me dit-il... Pauvre Winston !

Vue d'Helsinki, l'Europe paraît assez ébréchée. Cependant, pourquoi donner à Churchill la paternité d'un projet que Briand a promené avec lui à chacun de ses voyages genevois ? Au lendemain de la seconde guerre mondiale, n'est-ce pas encore le gouvernement français qui prit l'initiative d'un groupement européen ? Si le nom de Churchill est venu spontanément à l'esprit de mon interlocuteur, c'est en partie parce que les Américains connaissent beaucoup mieux le comportement des Anglais, considérés comme les leaders de l'Europe, que celui des autres Européens, avec lesquels ils se sentent moins d'affinités. Mais il y avait d'autres raisons.

M. Churchill a été le premier homme d'Etat, le seul d'ailleurs, à défendre avec sa coutumière vigueur la thèse de la « libération » des pays de l'Est tombés sous obédience soviétique. C'était au temps de la suprématie incontestée de l'Amérique, quand pouvait encore triompher la « diplomatie atomique ». Aujourd'hui l'U. R. S. S. possède, elle aussi, l'arme atomique, et la diplomatie du même nom est remplacée par la diplomatie « totale ». Si les mots ont un sens, celle-ci s'appuie logiquement sur tous les moyens de droit et de force. Son apparition a ému l'Amérique au point que M. Dean Acheson a dû préciser les conditions d'une reprise avec Moscou des pourparlers en vue d'une paix qui n'en soit pas une caricature.

Passons sur les mobiles d'ordre idéologique ou stratégique. Il en est un qu'éclaire lumineusement le dernier rapport de l'O. E. C. E. On y lit :

« Traduits en prix de 1949 antérieurs à la dévaluation de la livre sterling, les fournitures annuelles de l'Europe de l'Est à l'Europe occidentale sont inférieures de 2.500 millions de dollars à celles d'avant guerre... L'Europe occidentale a compensé en partie cette perte en augmentant d'environ 2 milliards de dollars les importations en provenance d'Amérique du Nord. D'autre part, en juin 1949, les exportations vers l'Europe orientale ne représentaient que 40 % environ du volume d'avant guerre. » Depuis juin 1949 les échanges ont subi le contre-coup d'une situation politique qui n'a cessé de s'envenimer, et rien n'indique que celle-ci doive s'améliorer dans un proche avenir.

Ainsi, l'une des principales causes de la pénurie de dollars est la division de l'Europe, elle-même conséquence de la guerre et des accords de Téhéran, de Yalta et de Potsdam. Les autres causes sont :

1° La perte des capitaux européens investis à l'étranger et la charge des dettes contractées par l'Europe pour soutenir l'effort de guerre ;

2° La baisse de production des produits de base dans tous les pays, à l'exception de l'Amérique du Nord ;

3° Les difficultés éprouvées par les exportateurs européens à reprendre pied sur les anciens marchés ;

4° Avant la guerre, les importations américaines d'or augmentaient de près de 50 % la quantité de dollars obtenus par l'Europe occidentale et ses territoires d'outre-mer. Aujourd'hui le pouvoir d'achat de l'or, en Amérique, a diminué de moitié par rapport à 1939 ;

5° Les réserves européennes d'or et de dollars sont diminuées de moitié alors qu'a été doublée la valeur des échanges à financer.

DU DÉFICIT PERMANENT A L'ORGANISATION

Quelques chiffres montrent l'ampleur du problème. L'Europe occidentale, à l'exclusion des territoires d'outre-mer, importe actuellement de l'ensemble du monde pour 18 milliards de dollars de biens et services et en exporte pour 14 milliards par an. Le déficit, depuis deux ans, a été comblé par les dollars Marshall, qui, en 1952, nous seront supprimés. Or, si l'on se fonde sur les prévisions optimistes des gouvernements européens, à ce moment subsistera encore un déficit, à l'égard de la zone dollar, de 1.652 millions de dollars. Cet « espoir » ne se réalisera qu'en diminuant, à la limite du possible, les importations en provenance de la zone dollar, pour lesquelles existe un « noyau incompressible », et en augmentant les exportations européennes vers l'Amérique (50 % de plus qu'en 1949). Il est à noter que les importations en provenance de la zone dollar de la Belgique-Luxembourg, du Royaume-Uni, de l'Allemagne, de l'Italie et de la France représentent à elles seules 75 % de l'ensemble des importations dollars de l'O. E. C. E. Les politiques économiques de ces cinq pays auront donc une importance décisive pour la solution du problème.

Voici les moyens envisagés pour mettre fin au déséquilibre :

— Des encouragements aux exportateurs (en leur laissant par exemple une partie des devises étrangères gagnées, en leur facilitant l'octroi de plus gros contingents de devises pour lancer leurs ventes sur les marchés extérieurs, en organisant le crédit à l'exportation, etc.) ;

— L'augmentation des approvisionnements en provenance des pays non dollar ;

— L'amélioration de la productivité.

Ce dernier remède, en particulier, nous ramène à l'intégration des économies européennes. Elle permettrait, par une coordination et une spécialisation des industries, la fabrication de longues séries, c'est-à-dire un abaissement des prix de revient qui donnerait à l'Europe une nouvelle chance sur les marchés mondiaux. L'Europe occidentale fournit actuellement un tiers des importations mondiales de produits manufacturés. Toute expansion se heurtera à des obstacles très grands (concurrence américaine, industrialisation progressive des pays autrefois clients, barrières douanières) et nécessitera d'énormes efforts. Or, pour faire disparaître ses déficits en toutes monnaies sans compromettre la reconstitution de ses réserves et de ses investissements extérieurs, en maintenant enfin ses importations globales au niveau de 1948, on calcule que l'Europe devra exporter des biens et services pour 5 milliards de dollars de plus qu'en 1948.

Parmi les mesures préconisées pour obtenir ce résultat, au premier rang vient la spécialisation des industries. Une politique européenne d'investissements, la diffusion des informations techniques relatives à la modernisation de l'outillage et des méthodes, l'amélioration quantitative et qualitative de la production, la stabilité financière intérieure de tous les pays membres de l'O. E. C. E., l'adoption de taux de change activant les exportations, la lutte contre le chômage, notamment par le moyen des transferts et des migrations, complètent la panoplie de l'O. E. C. E. Où en est-on ?

L'O. E. C. E. AUX PRISES...

Le but commun de l'O. E. C. E., du plan Marshall et de l'Assemblée européenne était d'intégrer tous les pays d'Europe occidentale, c'est-à-dire de créer, par la suppression progressive des contingents et des barrières douanières, un marché unique de 300 millions d'acheteurs, condition d'un relèvement du niveau de vie sans lequel se manifesterait la faillite du monde occidental : l'ouvrier européen, socialement et politiquement évolué, a un pouvoir d'achat insuffisant ; les classes moyennes, en situation précaire, sont en partie démoralisées.

Les instruments de l'unification européenne se sont attachés à développer les échanges intra-européens, premier pas dans la voie du marché unique. L'obstacle majeur était l'inconvertibilité des monnaies, avec ses conséquences qui sont le contrôle des changes, les contingents d'importation, les licences, autorisations et démarches multiples, héritage de l'entre-deux-guerres. Une amélioration fut enregistrée grâce à l'accord du 1er juillet 1948 concernant la transférabilité des crédits Marshall. Toutefois, si cette mesure permettait de desserrer l'étau dans lequel étouffait le commerce intra-européen, elle n'était qu'un palliatif. Il fallait trouver un moyen moins transitoire, et c'est ainsi que fut mise sur pied l' « Union européenne de paiements », inspirée du Fonds monétaire de Bretton Woods. Cette union, alimentée à la fois en monnaies européennes fournies par les pays participants et en dollars prélevés sur l'aide Marshall, accordera des crédits aux pays à balance débitrice, des pénalités étant prévues contre les membres dont le déficit sera trop grand ou persistant.

(*) Voir *France-Illustration* des 29 juillet et 5 août 1950.

Notamment, les pays débiteurs seront tenus à payer à l'Union, en dollars ou en or, un faible pourcentage de leur dette, le déficit ou le crédit apparaissant, au bout de périodes mensuelles ou trimestrielles, pour chaque pays considéré, non pas à l'égard d'un autre pays déterminé, mais vis-à-vis de l'ensemble des membres de l'Union, afin que joue au maximum la règle de multilatéralité, base du système. Inversement, l'Union paiera les créditeurs en or et en dollars, à proportion des créances de chacun d'eux et des disponibilités.

Après bien des hésitations, et sous des réserves, l'Angleterre a donné son accord. Voilà cependant un point acquis.

Quant à la suppression des contingents, cette mesure n'affecte que 7 à 8 % des échanges extérieurs de pays comme l'Angleterre et la France, parce qu'elle est limitée aux contingents privés alors que les contingents d'Etat, hors de question, représentent de très loin l'activité d'échanges la plus importante. De même, la libération des transactions invisibles, décidée le 3 mai dernier, se borne en fait à codifier un ensemble de décisions déjà spontanément adoptées par la plupart des membres de l'O. E. C. E.

Il peut en être tout autrement dans le cas d'une réalisation effective du plan Schuman.

... AVEC L'ANGLETERRE

Les travaillistes britanniques nous ont toujours reproché de ne pas donner à l'idée d'intégration européenne un contenu concret. Or ce sont eux qui, catégoriquement, refusent de s'associer au premier plan d'application pratique : le pool européen du charbon et de l'acier. J'ai eu l'occasion d'en discuter à Londres avec des représentants du Foreign Office, peu après le passage de M. Jean Monnet. Ils m'ont déclaré que celui-ci n'avait pu fournir les précisions qu'ils jugeaient indispensables et que telle était la raison du refus britannique.

Au vrai, le plan Schuman implique une atteinte caractérisée à la souveraineté nationale. Les six principaux pays de l'Ouest européen s'y résignent. L'Angleterre n'a pas cru devoir le faire. « Je suis, argumente-t-elle, le gérant non seulement de ma propre balance commerciale, mais de celles de tous les pays du Commonwealth. Je ne peux disposer à mon seul gré de leurs excédents d'or et de dollars. Et j'ignore dans quelle mesure ce pool du charbon et de l'acier les affectera. »

Sous les arguments de principe se devinent d'autres motifs. La Grande-Bretagne a hérité de la dernière guerre une dette de 3 milliards de livres sterling, non encore consolidée. En multipliant les cas de convertibilité, une grande partie de ses créances risque, en se portant sur le dollar, de provoquer un nouvel effondrement de la livre. Sur les conseils des Etats-Unis, l'Angleterre a tâté de la convertibilité en 1947. En moins de six mois ses réserves de dollars et d'or fondirent. Il fallut arrêter d'urgence l'hémorragie en revenant à l'inconvertibilité et au strict contrôle des changes et des importations. Sur l'emprunt de 3.750 millions de dollars destiné à soutenir la politique de convertibilité pendant plusieurs années, seuls subsistaient 400 millions de dollars : les travaillistes n'ont aucune envie de se retrouver dans une situation semblable, et l'on doute que les conservateurs eux-mêmes soient disposés à l'affronter sans de sérieuses garanties.

En outre, la Grande-Bretagne fournit à elle seule presque la moitié des exportations de l'O. E. C. E. Favoriser l'intégration de l'Europe signifie pour elle équiper des concurrents. Le relèvement des aciéries allemandes l'inquiète déjà suffisamment.

Telle est l'impasse. On ne peut en sortir que de deux façons : soit en faisant une Europe continentale sans l'Angleterre, soit en attendant patiemment que la Grande-Bretagne ait résolu sa quadrature du cercle.

Quand M. Dalton déclare : « L'unification militaire de l'Europe est possible; l'unification politique, pas impossible ; l'unification économique, un songe », cela signifie en bon anglais que l'unification militaire est un intérêt britannique né et actuel, l'unification politique, un beau thème à discours, et l'unification économique, une prétention insoutenable et dangereuse.

LA PROIE DU PRÉSENT, L'OMBRE DE L'AVENIR

Elle n'est pas insoutenable. Elle est très désagréable pour l'Angleterre, qui se voit placée devant l'un des problèmes les plus difficiles de son histoire. Il lui faut ou concilier les intérêts souvent divergents du trinôme Grande-Bretagne-Commonwealth-Europe ou choisir entre le Commonwealth et l'Europe. La conciliation a-t-elle été trouvée à la Conférence de Colombo ? Il ne semble pas que le problème ait même été posé. Quant au choix, l'Angleterre n'acceptera jamais qu'on le lui impose. Elle serait au reste fondée à dire qu'on lui demande de lâcher la proie pour l'ombre... Cela n'est pas dans les habitudes britanniques. L'économie anglaise repose pour plus de 50 % sur le commerce avec le Commonwealth (en 1949, 47,4 % pour les importations en provenance du Commonwealth, 56,4 % pour les exportations, selon le journal du « Board of trade »). Le « credo » en la livre reste fort, bien que l'agence newyorkaise de Thos. Cook ait bradé du sterling à 18 shillings récemment, « pour faire comme les concurrents ». Depuis ce scandale la livre a remporté quelques succès notables. L'engagement pris par l'Union Sud-Africaine de céder à la Grande-Bretagne le surplus de sa production en or a renforcé le sterling. Les cours du marché parallèle se sont affermis... Mais le choix que l'on voudrait éluder reparaît à chaque tournant de la vie anglaise.

Si le loyalisme du Commonwealth n'est pas un mot, les faits non plus ne sont pas des mots. M. Chiefley, alors premier ministre australien, a prononcé l'an dernier un discours sérieux. « Le système de la zone sterling, a-t-il dit, s'effondrerait si les récentes mesures préconisées par la Grande-Bretagne — nouvelle réduction de 25 % des importations en provenance de la zone dollar — n'étaient pas exécutées ou si elles se révélaient inadéquates. » On discerne là des sentiments mêlés : crainte, doute et impatience. Faire partie de la zone sterling signifie — sauf pour l'Afrique du Sud — que les ressources en or et dollars sont versées dans un pool géré par la Banque d'Angleterre, les pays les plus riches couvrant le déficit des plus pauvres. *Il se trouve que le déficit de la Grande-Bretagne en dollars est beaucoup plus élevé que celui enregistré par l'ensemble des autres pays de la zone sterling.* La proposition britannique revenait à dire qu'une plus grande partie des balances devait être versée au pool et que le volume des marchandises jusqu'alors achetées en zone dollar par les pays du Commonwealth, avec leurs propres crédits, serait réduit de façon que 25 % de la valeur des importations dollar fussent utilisés dans la zone sterling — pratiquement en Angleterre, où les prix sont généralement plus hauts qu'en Amérique.

Là gît une source de déboires. Mais le patriotisme et le sens du devoir sont assez grands en Angleterre et dans le Commonwealth pour surmonter les difficultés nées de la liquidation des dettes britanniques à l'égard du Commonwealth. Il en est une, en revanche, qui paraît très grave.

La guerre dans le Pacifique a clairement montré que la sécurité de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, sans parler de Hong-Kong et de Singapour, dont l'avenir est aussi menacé que celui de l'Indochine, est liée non plus à l'Angleterre, mais aux Etats-Unis. Très étroitement. Fondamentalement. De même, la sécurité des Etats-Unis est liée à l'Alaska, dont ils se trouvent séparés par le Canada. L'Alaska est pour les Etats-Unis la base militaire n° 1. Peut-on supposer que les Etats-Unis s'accommoderont indéfiniment d'une situation aussi fausse que l'actuelle quand ils pensent dès maintenant investir des milliards de dollars pour transformer en région industrielle souterraine tout le pays compris entre Los Angeles et le détroit de Behring ? L'amitié anglo-américaine réussira-t-elle à mettre sur pied des accords suffisamment souples et efficaces pour suppléer les besoins que les Etats-Unis, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande éprouvent d'une direction commune de leur défense ?

LA DIRECTION DE L'EUROPE

Cet avenir est préoccupant pour le Royaume-Uni. On n'est aucunement désireux d'en hâter la venue et l'on fait la sourde oreille aux Américains, qui cependant font valoir aux Anglais un argument de valeur : la direction de l'Europe. La place est à prendre. Mais, en dehors de l'Angleterre, il y a quelques candidats sur les rangs : la France, l'Allemagne, Benelux.

Benelux a la puissance économique, non celle du prestige. L'Allemagne a pour elle le prestige, la puissance et une position géographique exceptionnelle. La grandeur du Saint-Empire reposait sur la Germanie, qui s'était « loyalement confondue avec l'empire au point qu'elle ne distinguait plus entre lui et la chrétienté ». Si le centre spirituel de l'Europe naissante restait Rome, son centre culturel, Cluny, son centre politique et militaire était en Allemagne. Emmanuel Berl remarque que « dans les empires jeunes et menacés c'est à la périphérie que le souverain réside, là que le conquérant qui sent la mort prochaine place son fils aîné — ou plus vaillant. La Germanie, évidemment, formait la portion de l'Occident la plus riche en ressources et la plus chargée en risques... donc plus mobilisée que tout autre pays occidental ».

Est-ce vrai maintenant ? L'Allemagne d'aujourd'hui ne se soucie pas de jouer le rôle de soldat de l'Occident. Nul observateur attentif ne peut à cet égard nourrir la moindre illusion. L'Allemagne fournirait éventuellement son contingent à une armée européenne sans enthousiasme. Le risque de voir se dresser les uns contre les autres ses propres fils ainsi qu'une lassitude profonde la préservent de l'esprit d'aventure guerrière.

Reste la France. Son prestige culturel est grand. Sa puissance économique se reconstitue. Son équilibre social n'est pas plus instable que celui de ses partenaires européens. Il est lié à l'importance croissante du facteur « travail » exprimée par exemple par la participation à l'impôt — 100 milliards de francs ont été perçus en 1948 au titre des salaires et traitements, contre 97 milliards fournis par l'industrie, le commerce, l'agriculture et les professions non commerciales — et à la reconnaissance de ce fait. Ce qui signifie que l'on n'aura rien fait de valable tant que l'on n'aura pas trouvé et appliqué une formule pratique d'association du travail et du capital correspondant à une amélioration substantielle du niveau de vie général.

C'est également par la nécessité que se justifieront les propositions récemment formulées par M. Bidault, par M. Schuman et par M. Petsche. Celle du ministre des Affaires étrangères, audacieuse et réaliste, est susceptible de liquider l'antagonisme franco-allemand et d'éliminer ainsi le principal obstacle à l'intégration européenne. A la condition toutefois de ne pas se laisser arrêter par les difficultés résultant de l'opposition britannique... Le projet, dû à M. Petsche, d'une banque européenne des investissements susceptible de coordonner l'action des divers gouvernements et de donner vie aux grandes compagnies dont l'étude se poursuit à l'Assemblée européenne représente également une contribution efficace et importante à l'unification de l'Europe.

Il n'est que trop évident que l'Angleterre reste décidée à miser d'abord sur le Commonwealth, ensuite sur le renforcement de ses liens personnels avec l'Amérique plutôt qu'à chercher son salut du côté de l'Europe. Mais l'idéal britannique : une Europe militairement forte et économiquement désunie, est contradictoire. Tant que la Grande-Bretagne ne l'aura pas compris, l'Europe devra se faire sans elle, sinon contre elle, ce que nul ne souhaite.

Pourtant, si l'intégration de l'Europe est nécessaire, elle n'est pas suffisante à elle seule. C'est pourquoi a été entreprise une action conjuguée dans les pays complémentaires, en particulier en Afrique. Le continent africain constitue la réserve de matières premières en même temps que la forteresse naturelle de l'Europe. Il permet à cette dernière de résoudre à la fois le problème de la main-d'œuvre excédentaire (2 millions d'Allemands, 2 millions d'Italiens) et celui du dollar.

Quant à une union plus vaste englobant l'Amérique, l'Europe et l'Afrique dans un énorme bloc atlantique, sa réalisation supposerait une évolution rapide de la psychologie américaine. Il est pourtant probable que l'Amérique du Nord, placée devant certaines évidences, se décidera finalement à améliorer une politique douanière dont les bases remontent à la période de l'essor américain, quand ses jeunes industries pouvaient légitimement craindre la concurrence des produits européens. Aujourd'hui ceux-ci forment le circuit intérieur de l'Amérique du Nord dans 0,36 % du produit national brut. Si l'on double cette proportion l'industrie américaine n'en subira qu'un préjudice très faible et les Etats-Unis auront apporté le meilleur remède à une crise qui sans lui est inévitable. De là à l'intégration économique et politique du Bloc Atlantique il y a loin, et les Américains nous l'ont signifié.

Tout dépendra, au reste, de la façon d'appliquer la thérapeutique actuelle.

(A suivre.)

SUIVANT LE DRAPEAU DE LA WALLONIE LES ANTILÉOPOLDISTES TERMINENT LEUR « MARCHE SUR BRUXELLES » PEU APRÈS LE COMPROMIS ACCEPTÉ PAR LE ROI.

LE COMPROMIS SUR LA QUESTION ROYALE EN BELGIQUE

APRÈS avoir failli dégénérer en une tragédie sanglante la question royale belge s'est orientée, sous la pression des événements, vers une solution de compromis, discutable peut-être, mais dont le premier effet aura été de détourner de nos voisins un orage funeste pour l'unité même de leur pays.

Dans un message dont les Belges ont eu connaissance le 1er août par la radio nationale S. M. Léopold III, après avoir rappelé les diverses phases de l'évolution du problème royal, annonçait son intention de déléguer ses pouvoirs au prince héritier Baudouin. Cela en raison des assurances reçues des trois partis nationaux qu'ils apporteraient à celui-ci leur concours le plus loyal. En vertu de quoi le roi se déclarait résolu à abdiquer en septembre 1951, à la majorité du prince Baudouin, si à ce moment se trouvait réalisée la réconciliation des partis « condition de l'union de tous les Belges ».

Solution acceptable, a-t-on dit, pour le roi Léopold, qui, tout en déléguant ses pouvoirs à son fils, garde intacts sa dignité et son prestige, et pour ses partisans, qui constituent dans le pays une majorité politique. Elle était, en tout cas, susceptible de satisfaire l'opposition socialiste, syndicaliste et libérale dont les armes : la grève générale et la marche sur Bruxelles constituaient pour la vie nationale belge une menace redoutable.

Il était temps qu'intervînt une mesure d'apaisement, car l'effervescence se traduisait non seulement par une paralysie de l'activité économique, mais par des émeutes parfois sanglantes, comme à Liége, où trois manifestants avaient été tués par les gendarmes.

Aussi bien la nuit du 31 juillet au 1er août avait-elle été angoissante pour la population, qui attendait de connaître le message royal, lequel devait rendre effective l'entente réalisée depuis la veille sur le principe de la délégation des pouvoirs. Négocié entre le château de Laeken, où résidait le roi, le gouvernement, qui siégeait en permanence, et les chefs des partis, cet accord n'intervint qu'après une dernière nuit d'ultimes et dramatiques négociations.

Dès l'annonce de l'effacement du roi l'ordre de reprise du travail était donné par le bureau de la Centrale syndicale belge, qui invitait les manifestants et les « marcheurs » venus à Bruxelles à regagner leur résidence et

LE JEUNE PRINCE BAUDOUIN DANS LES BRAS DE SA MÈRE, LA REINE ASTRID.

leur travail. Reste à savoir si les antagonistes de la veille se satisferont tous du nouvel état de choses créé par la décision royale. Ces journées de fièvre ont en effet laissé dans les deux camps des rancœurs inapaisées.

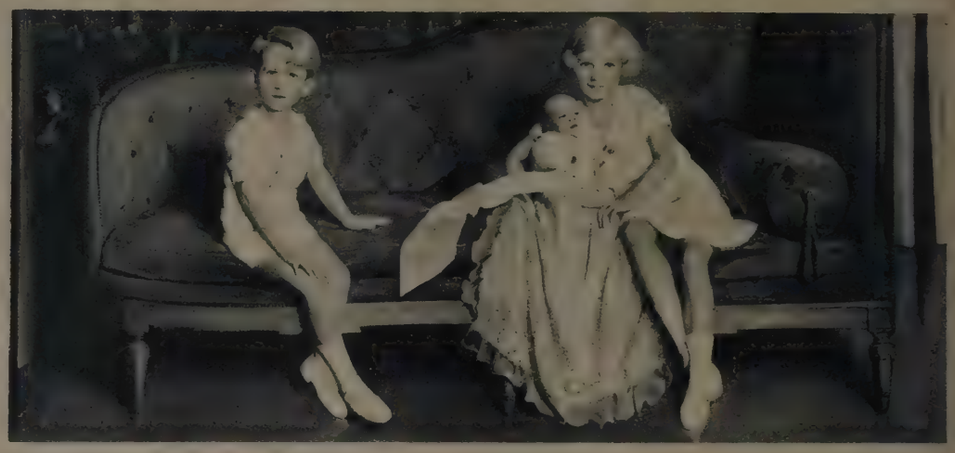
Parmi les plus ardents des partisans du roi l'on s'indigne des moyens de pression dont on a usé sur Léopold III, au mépris de la volonté exprimée par le suffrage universel, pour obtenir sa décision et l'on reproche aux chefs sociaux-chrétiens d'avoir cédé à la menace en n'apportant pas au roi le soutien énergique que celui-ci était en droit d'attendre de ceux qui l'avaient rappelé en Belgique. D'autre part, du côté des « antiléopoldistes », la question même de la monarchie se trouve maintenant mise en cause par les éléments communistes et par les socialistes d'extrême gauche.

On doit souhaiter que le souci de sauvegarder l'unité de leur petite patrie amène suffisamment de sérénité dans les partis pour que le jeune prince Baudouin trouve autour de lui cette atmosphère d'apaisement sans laquelle il aurait peine à supporter « la lourde charge qui va peser sur ses épaules ».

Le projet d'attribution des pouvoirs a été soumis au Parlement, devant lequel le prince Baudouin va prêter serment. Après quoi il assumera les pouvoirs royaux, mais sans ce titre de roi que Léopold III conservera jusqu'au 7 septembre 1951, date de la majorité civile du prince. C'est alors que, de prince, il deviendra roi... à condition toutefois que S. M. Léopold III estime réalisées à ce moment la réconciliation des partis et l'union des Belges.

M. Spaak, félicité et fleuri par les adversaires du roi Léopold III.

Le prince héritier de Belgique, duc de Brabant, a l'académie navale des Etats-Unis.



Le prince Baudouin, alors agé de quatre ans, en compagnie de sa sœur, la princesse Joséphine-Charlotte (sept ans) tenant dans ses bras leur frère, le petit prince Albert (peinture).

Le prince Baudouin-Albert-Charles-Léopold-Axel-Marie-Gustave, duc de Brabant, n'aura pas tout à fait vingt ans au moment où il assumera, prématurément, l'exercice des pouvoirs royaux que lui délègue son père. Il est né, en effet, le 7 septembre 1930, au château de Stuyvenberg, près de Bruxelles.

Sa jeunesse devait baigner dans un tragique destin. A quatre ans, il perdait son grand-père, Albert Ier, le 17 février 1934. L'année suivante, le 29 août 1935, sa mère, la reine Astrid, était victime d'un accident d'automobile..

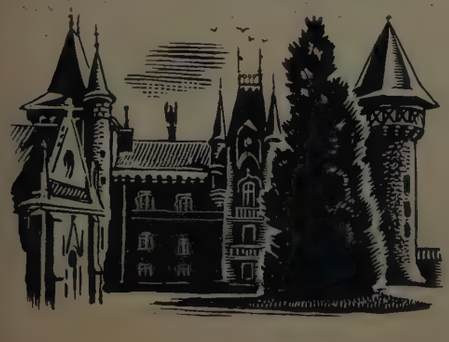
A dix ans il devait vivre les longues années de l'occupation au château de Laeken avec son père. Après la libération, il accompagna Léopold III en Suisse, où il poursuivit les études sérieuses réservées aux princes.

Le prince Baudouin près du pilote qui conduisait l'avion ramenant le roi Léopold en Belgique.

LA PLACE DE JAUDE A CLERMONT-FERRAND. AU CENTRE, LA STATUE DE VERCINGÉTORIX PAR BARTHOLDI; A DROITE, ON RECONNAIT L'ÉGLISE SAINT-PIERRE-DES-MINIMES, ÉDIFIÉE EN 1630.

A MOZAC, PRÈS DE RIOM : TYMPAN D'UN PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE (XII[e] SIÈCLE), ABBATIALE D'UNE ABBAYE FONDÉE VERS 681 ET DONT IL NE RESTE QUE LE SANCTUAIRE.

A RIOM, RUE DU COMMERCE, ÉGLISE NOTRE-DAME-DU-MARTHURET (XV[e] SIÈCLE), OU FIGURE, ADOSSÉE AU PORTAIL, UNE CHARMANTE STATUE DU XV[e] SIÈCLE, « LA VIERGE A L'OISEAU ».



POUR UNE PLUS GRANDE CONNAISSANCE DE LA FRANCE
FRANCE-ILLUSTRATION VOUS PRÉSENTE LE CIRCUIT N° 6

Ce circuit est tracé en partie dans la plaine de la Limagne et en partie dans une région accidentée et pittoresque, la montagne de la Madeleine. En le parcourant vous pourrez visiter la petite ville de Riom, qui a gardé d'un brillant passé de beaux édifices et un charme paisible.

DÉPART DE CLERMONT-FERRAND

Sortir par la N 9 (I de la carte et du plan Michelin) qui traverse Montferrand. A 10 km. 5 de Clermont, prendre à gauche l'IC 15 E pour faire l'excursion à...

12 **CHATEAUGAY** (village perché, château avec donjon du XIV[e] siècle). Revenir à la N 9 et la suivre jusqu'à... 1/4 h.

21 **RIOM.** — Eglise Notre-Dame-du-Marthuret (XIV[e] siècle) et sa délicieuse *Vierge à l'oiseau*, nombreux hôtels et fontaines des XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles, Sainte-Chapelle du XIV[e] siècle et ses vitraux. Excursion par la N 686 (V de la carte et du plan du Guide Michelin) à... 1 h. 1/4

22,5 **MOZAC.** — Eglise romane : très beaux chapiteaux, magnifique trésor. Retour à Riom par la même route. Quitter Riom par la N 9 (II de la carte et du plan du Guide Michelin) qui se déroule à travers l'opulente Limagne de Clermont. 1/2 h.

40 **AIGUEPERSE.** — (Sainte-Chapelle XV[e] siècle, église Notre-Dame). A la sortie d'Aigueperse, prendre à droite l'IC 51 vers... 1/2 h.

46 **EFFIAT** (château XVII[e] siècle, entouré d'un parc). Suivre la N 684 qui traverse la forêt de Montpensier. 1/4 h.

79 **VICHY.** — Station thermale de réputation mondiale. Très beaux parcs, Pavillon des Sources, Grands Thermes magnifiquement aménagés. Sortir de Vichy par la N 106 (I de la carte et du plan Michelin) qui traverse... 1 h. 1/2

82 **CUSSET** (vieilles maisons). — Sortir de Cusset par la N 106 (I de la carte et du plan Michelin). 3 kilomètres plus loin, prendre à droite la GC 25, qui procure des vues très étendues et atteint... 1/4 h.

104,5 **CHATEL-MONTAGNE.** Intéressante église romane. Excursion à pied au... 1/4 h.

PUY DU ROC (panorama). — Suivre la D 25 puis la D 9 jusqu'à la Croix du Sud, où tourner à droite dans la D 39 prolongée par la D 120. Parcours très sinueux et pittoresque dans la traversée de la montagne de

la Madeleine. Vues lointaines. La D 7 conduit au Mayet-de-Montagne (147), où prendre à gauche la D 62 puis, à gauche encore, la D 176 vers Arronnes (156). Suivre ensuite à droite la N 495 dans la jolie vallée du Sichon. Au Gué-Chervais, prendre à gauche l'IC vers... 3/4 h. A. R.

165 **BUSSET** (château) et... 1/4 h.

169,5 **SAINT-YORRE.** — Sources thermales. Franchir l'Allier et suivre l'IC 55 E puis l'IC 93 vers... 1/4 h.

181 **RANDAN.** — Prendre la GC 10, à travers la Limagne, vers... 1/4 h.

191 **THURET.** — Eglise du XII^e^ siècle et... 1/4 h.

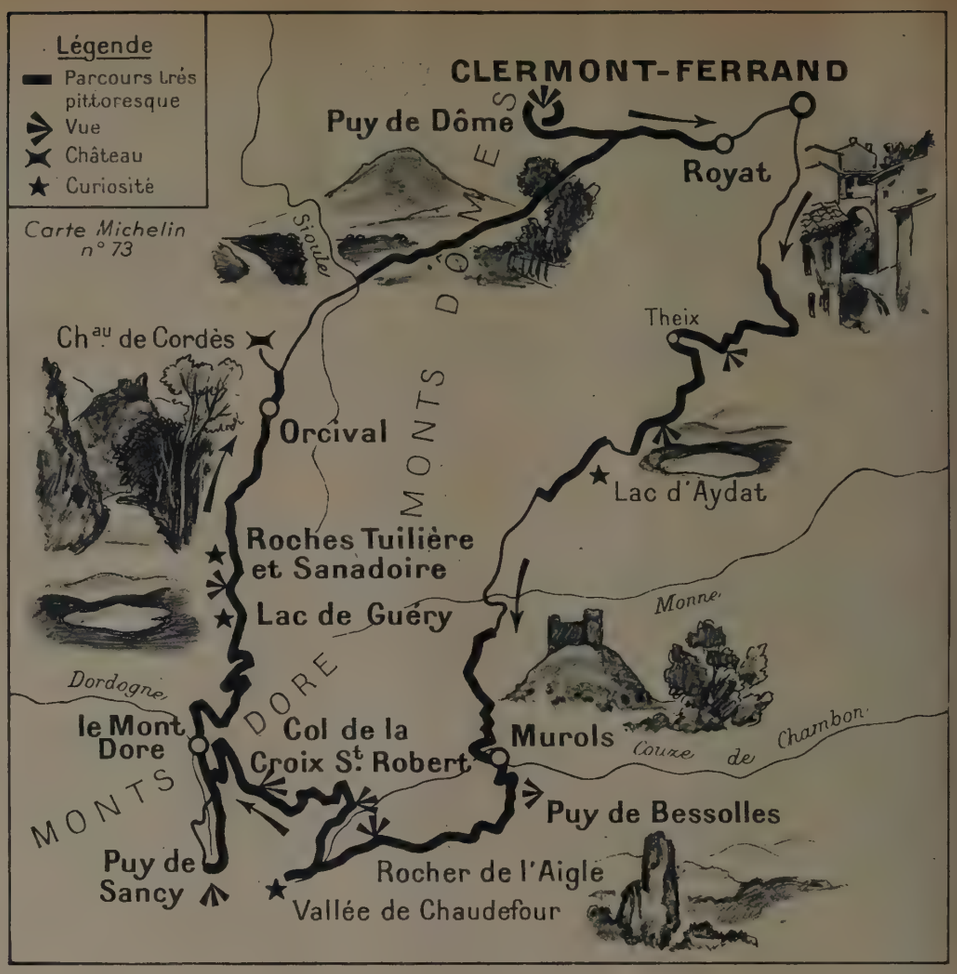
200 **ENNEZAT.** — Belle église mi-romane, mi-gothique. La GC 10 ramène à Montferrand et la N 9 à... 1/4 h.

219 **CLERMONT-FERRAND.**

LE PANORAMA TYPIQUEMENT AUVERGNAT QU'ON DÉCOUVRE DES TOURS DU CHATEAU DE MUROLES ; AU PREMIER PLAN, UN FRAGMENT DES RUINES.

DANS UN VALLON HERBU, ENTOURÉ DE BOIS, LA JOLIE VILLE D'ORCIVAL, DONT L'ÉGLISE, AU CENTRE, CONSTITUE UN DES MEILLEURS TYPES DU STYLE ROMAN AUVERGNAT DU XII^e^ SIÈCLE.

LE LAC DE GUÉRY (1.260 MÈTRES D'ALTITUDE), DONT LA NAPPE D'EAU DE 22 HECTARES EST ALIMENTÉE PAR UN TORRENT DONT ON APERÇOIT, A GAUCHE, LE DÉVERSOIR EN CASCADE.



VOICI LE CIRCUIT N° 7

Ce circuit vous fera découvrir la région volcanique des monts Dore et des monts Dômes, l'une des plus attirantes d'Auvergne, avec ses lacs, ses vallées et ses très beaux monuments.

DÉPART DE CLERMONT-FERRAND

Sortir par la N 89. A Theix, prendre à gauche l'IC 96 et à droite l'IC 145. Tourner à droite dans la GC 13 puis à gauche dans l'IC 90 qui longe le...

22 **LAC D'AYDAT.** — Après le village d'Aydat, prendre à droite l'IC 5 E vers... 1/4 h.

39 **MUROLS.** — Ruines imposantes, beau panorama. Suivre l'IC 5, d'où l'on fera l'excursion à pied au... 1 h.

PUY DE BESSOLLES. — Magnifique panorama sur les monts Dore. Continuer à suivre l'IC 5. A Saint-Victor, prendre à droite l'IC 36 E puis suivre l'IC 36, au bord duquel se trouve le... 1/2 h.

49 **ROCHER DE L'AIGLE** (très jolie vue). Peu après, quitter l'IC 36 et prendre à gauche un chemin privé et taxé pour faire l'excursion à la... 1/4 h.

52,5 **VALLEE DE CHAUDEFOUR.** — Paysage très pittoresque, curieux rochers. Revenir à l'IC 36 et le suivre jusqu'à l'IC 36 E qui mène au Chambon, où l'on prend à gauche la N 496, après le col de la Croix Morand, descente pittoresque vers... 1 h.

76,5 **LE MONT-DORE.** — Station thermale. D'où l'on fera, par la N 683 et le téléférique du Sancy, l'excursion au... 1/2 h.

80,5 **PUY-DE-SANCY** (altitude : 1.886 mètres. Table d'orientation du T. C. F., le plus haut sommet de la France centrale, immense panorama). Regagner par l'IC 10 et la N 683... 1 h. A. R.

85,5 **LE MONT-DORE** et en sortir par la N 496. Prendre ensuite à gauche la N 683 qui s'élève vers le...

94,5 **LAC DE GUERY,** après lequel apparaissent les...

ROCHES TUILIERE ET SANADOIRE, énormes roches volcaniques. Prendre ensuite, à gauche, l'IC 27 vers...

103 **ORCIVAL.** — Magnifique église de style roman auvergnat. Peu après, quitter l'IC 27 et prendre à gauche un chemin privé qui conduit au... 1/2 h.

105,5 **CHATEAU DE CORDES.** — Charmant logis, beau parc. Revenir à l'IC 27 et continuer à le suivre. Emprunter ensuite la D 116 puis la N 141 A qui traverse la curieuse chaîne des Dômes. Après la descente du col de la Moreno, prendre à gauche l'IC 68 vers le sommet du...

138,5 **PUY-DE-DOME** (altitude : 1.465 mètres. Balcon d'orientation. Magnifique panorama). Reprendre la route taxée de l'IC 68 qui descend, par la jolie vallée de la Tiretaine, vers... 1/2 h. A. R.

149,5 **ROYAT,** d'où l'on regagnera...

154 **CLERMONT-FERRAND.**

VOICI LE CIRCUIT N° 8

A ROYAT, PRÈS DE CLERMONT-FERRAND : UNE PITTORESQUE VENELLE, BORDÉE D'ANTIQUES MAISONS, DANS LA PARTIE ANCIENNE DU BOURG, GROUPÉE AUTOUR DE L'ÉGLISE FORTIFIÉE.

Les gorges de l'Allagnon, aux versants hérissés de rochers, la vallée étroite et pittoresque que la Sianne a creusée dans les plateaux du Cézallier, les gorges boisées de la Rhue sont les parties les plus marquantes du parcours. Le circuit s'achève par la traversée des monts Dômes.

DÉPART DE CLERMONT-FERRAND

Sortir par la N 9 et gagner...

35 **ISSOIRE.** — Continuer à suivre la N 9 vers Saint-Germain-Lembron et...

54 **LEMPDES,** où commencent les...

GORGES DE L'ALLAGNON. — Joli coup d'œil sur le...

CHATEAU DE LEOTOING, dont les ruines, perchées au-dessus de la vallée, peuvent être atteintes en auto par la D 19, la D 5 C et la D 5 E. Au Babory, prendre à droite la D 8 vers...

70,5 **BLESLE.** — Vieux bourg autrefois fortifié, église XI^e^ et XII^e^, donjons, maisons anciennes. Faire demi-tour et reprendre la D 8. A 1 kilomètre de Blesle, suivre tout droit la D 20, qui devient bientôt D 9 et s'engage, après Auriac-l'Eglise, dans les... 1/2 h.

GORGES DE LA SIANNE, étroites, boisées, pittoresques. Après Vèze, la GC 9 descend vers...

102,5 **ALLANCHE,** où l'on prendra à droite la N 679 vers...

125,5 **CONDAT.** — Agréable centre de séjour, dans un joli site. Suivre la N 679, qui pénètre bientôt dans les...

GORGES DE LA RHUE. — Magnifique défilé boisé, au fond duquel s'allonge le lac-réservoir des Essarts. Excursion à pied à la...

CASCADE DE COURNILLOU. — Continuer à suivre la N 679 qui passe par Champs et atteint... 1/2 h. A. R.

BORT - LES - ORGUES. — Petite ville agréablement située dans la vallée de la Dordogne. On y construit un énorme barrage, d'où l'on fera l'excursion aux...

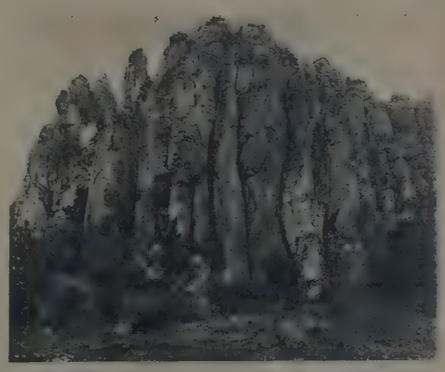
ORGUES DE BORT. — Curieuses colonnes basaltiques, magnifique panorama. Prendre le VO vers Chantery. De retour à Bort, prendre la N 122. A hauteur du village de Lanobre (église romane) prendre à gauche un VO pour faire l'excursion au... 1 h. 30 A. R.

171,5 **CHATEAU DE VAL.** — Charmante évocation du moyen âge. Revenir à la N 122 et continuer vers...

194 **TAUVES** (église romane) et Saint-Sauves. 5 kilomètres après Saint-Sauves prendre à droite la N 89 qui passe par Laqueuille et...

218 **ROCHEFORT - MONTAGNE.** — La route procure, après Massagettes, un beau panorama sur les monts Dômes. Aux Quatre-Routes, tourner à gauche dans la N 141 A qui traverse la chaîne des Dômes au col de la Moreno et descend vers...

251 **CLERMONT-FERRAND.**



LES ORGUES DE BORT, ÉNORMES PILES DE PHONOLITHE MESURANT 80 A 90 MÈTRES DE HAUTEUR, 8 A 10 MÈTRES DE DIAMÈTRE ET DÉTACHÉES EN AIGUILLES PYRAMIDALES AU SOMMET.

EN HAUTE-LOIRE, UNE FOIRE A BLESLE, PETIT BOURG DOTÉ D'UNE ÉGLISE ROMANE, DE MAISONS ANCIENNES, DE RESTES DE FORTIFICATIONS DONT UN DONJON QUADRANGULAIRE DU XIII^e^ SIÈCLE.

La petite ville de Neuvic-d'Ussel, que le président Henri Queuille administre depuis de longues années, est une reposante station climatique. Des estivants y suivent d'une passerelle les compétitions nautiques organisées sur le lac.

Déja familier des voyages aériens, le ministre de l'Intérieur survole, pour la première fois en hélicoptère, la petite cité qui l'a vu naitre.

VARIANTE AU CIRCUIT N° 8

NEUVIC-D'USSEL

ET LES GORGES DE LA DORDOGNE

Le circuit que nous venons de décrire à la page précédente comporte un complément de voyage qui mérite que les touristes prolongent leur présence dans la région. Quiconque a le goût des beautés naturelles se doit, en effet, de connaître les gorges de la Dordogne. Et l'on profitera du séjour pour visiter la charmante localité de Neuvic-d'Ussel, qui constitue, par les qualités de son site et par les aménagements intelligents qui y ont été apportés, un centre touristique de grand attrait.

Neuvic a son lac, le lac de la Triouzoune, belle nappe d'eau aux bords ombragés qui s'étend sur 450 hectares, que parcourent vedettes automobiles, voiliers aux grandes ailes blanches et hors-bord qui entraînent dans leur sillage d'écume les fervents du ski nautique et de l'aquaplane. Quant à la plage, elle est fréquentée par de nombreux baigneurs.

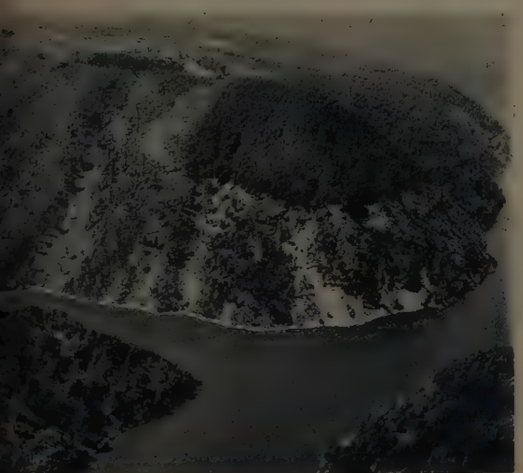
Chaque année Neuvic organise une grande fête où les sports nautiques tiennent une large place. Des équipes réputées d'aviron et de natation y prennent part, des compétitions passionnées mettent aux prises des spécialistes internationaux de hors-bord.

La fête a été cette fois encore fort brillante. Le président Queuille, maire de Neuvic depuis de longues années, et à qui l'aimable cité doit tant, était au milieu de ses administrés, qui, pour lui, sont de vieux amis. Et pour bien montrer que Neuvic est à l'avant-garde du progrès, M. Henri Queuille prenait place, pour la première fois à bord d'un hélicoptère, que pilotait le commandant Boris, un héros de la Résistance.

HÉLICOPTÈRE DU COMt BORIS FAIT LA JOIE DES SKIEURS.

ES BERGES DU LAC LA FOULE SUIT LES ÉBATS SPORTIFS...

ET L'ENVOL D'UN HORS-BORD TIRANT UN AQUAPLANE.



AIMABLE CONFLUENT DE LA DORDOGNE ET DE LA SUMÈNE.

LE BARRAGE DE MARÈGES FOURNIT UNE LARGE CONTRIBUTION A L'ÉQUIPEMENT ÉLECTRIQUE... EN MÊME TEMPS QUE LE LAC ARTIFICIEL DE LA TRIOUZOUNE OFFRE LES ASPECTS D'UNE CRÉATION NATURELLE.

RITE DE L'ORDINATION : « L'IMPOSITION DES MAINS. » (Bibliothèque pontificale.)

« LE CHRIST EN CROIX ENTRE LA VIERGE ET SAINT JEAN. » (MISSEL DE VERCEIL, XII^e SIÈCLE.)

LE PÉRUGIN. — « TÊTE DE JEUNE HOMME. » (Florence, musée des Offices.)

LITTE CORBIZZI. — « SAINTE MARIE-MADELEINE. » AU-DESSOUS, LES ARMES DE SIENNE. (Libro dei Monti di Concistorio del 1497.)

ANGIOLO BRONZINO. — « ETUDE DE FIGURES VOLANTES D'ENFANTS PORTANT DES ÉTOILES. » (Florence, musée des Offices.)

TRÉSORS DES BIBLIOTHÈQUES D'ITALIE

JUSQU'A la découverte de l'imprimerie, l'art de l'enluminure a connu de constantes inventions ; les peintures de manuscrits, ornements ou petits tableaux en miniature ont souvent servi de modèles aux grandes peintures murales, aux tapisseries et même aux sculptures. Les œuvres d'art des bibliothèques peuvent rivaliser d'intérêt avec celles des musées.

Ainsi, l'exposition organisée à la Galerie Mazarine par la direction des bibliothèques de Rome, qui a procédé au choix à travers les collections les plus riches de la péninsule, présente-t-elle un caractère aussi exceptionnel que la fameuse exposition de la peinture italienne organisée au Petit Palais il y a quinze ans.

Des pièces uniques comme l'*Homère* de l'Ambrosienne, qui date du IV^e siècle, ou le délicieux *Virgile* illustré par Simone Martini, qui appartenait à Pétrarque et fut annoté par lui, témoignent, parmi tant d'autres documents, de l'incomparable valeur de cette présentation.

Ceux qui ont pu voir l'exposition de Saint-Martial qui se tient en ce moment à Limoges, où l'on peut admirer l'art roman français à son apogée, feront de pertinentes comparaisons avec les œuvres antérieures ou de même époque nées en Italie. Rien n'est plus frappant, dans les manuscrits du haut moyen âge, que l'intime alliance de la plume et du pinceau. Le calligraphe commande-t-il ? Ou bien l'illustrateur ? La collaboration est si étroite et si parfaite la cohésion que nous ne discernons pas celui qui occupe la première place hiérarchique. Le texte et l'image se composent avec tant d'harmonie que la page semble obéir à un même principe.

Pendant longtemps, l'enluminure fut un privilège des monastères. A côté des somptueux antiphonaires, des lectionnaires, des bibles ou des psautiers, les artistes ont orné des textes de l'antiquité, des poèmes, des ouvrages scientifiques, des herbiers, des ouvrages d'histoire naturelle ou des livres de corporation. L'art savant y rejoint l'art populaire. Le réalisme y rejoint la spiritualité.

Les enluminures ne doivent pas être considérées comme de simples reflets décoratifs d'un plus grand art. Dans ces travaux minutieux nous retrouvons, certes, toutes les tendances de la peinture, depuis la grâce tendre et expressive de l'école siennoise jusqu'aux conceptions religieuses et humanistes de l'école florentine ; d'autres pays semblent produire brusquement, comme une flamme, leurs chefs-d'œuvre. Ainsi, Ferrare, au milieu du XV^e siècle, dont les *Noctes Atticæ d'Aulu-Gelle*, par Guglielmo Girardi, avec ses fins filigranes et ses miniatures, sont d'une délicatesse ravissante.

Les oppositions et les connivences de l'imprimerie et de l'enluminure apparaissent au Quattrocento lorsque Rome et Venise deviennent des centres typographiques rayonnants. Dès 1465, le *De oratore* de Cicéron, en caractères de Sabiaco, qui passe pour le premier livre imprimé en Italie, fait déjà figure de chef-d'œuvre. Et que dire de toutes ces éditions de Dante, de Pétrarque ou de Boccace, où le miniaturiste puis le graveur s'associent au typographe ?

Si les incunables n'ont pas toujours fait gagner l'art du livre en splendeur, s'ils n'éclipsent point les manuscrits à peinture, ce seront néanmoins les prestigieuses références de l'art graphique qui régneront désormais sur les siècles suivants.

La reliure devait avoir sa place dans une telle exposition : reliures d'orfévrerie, reliures peintes, reliures estampées, reliures à plaquettes, reliures mosaïquées, reliures à caissons permettent de suivre le développement d'une forme d'art inséparable de celle du livre.

Il faut signaler enfin que, pour orner les murs d'une présentation dont toutes les pièces doivent être nécessairement sous vitrines, les murs de la Galerie Mazarine sont revêtus des plus beaux dessins du Cabinet des estampes de Rome et des Offices.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

DE VIDOCQ, LE NAPOLÉON DE LA POLICE, A VAUTRIN, LE NAPOLÉON DES PERSONNAGES BALZACIENS

par JEAN SAVANT

VIDOCQ est un personnage bien actuel. 1950 est, en effet, le cap de cent cinquante ans que vient de franchir la police. (*France-Illustration* a célébré comme il convenait cet anniversaire dans ses numéros des 1er et 8 juillet.) Et c'est aussi l'année Balzac par excellence : des solennités nationales ont marqué le centième anniversaire de la mort du père de *la Comédie humaine*.

Or la plus importante des polices, la Sûreté générale, doit tout à Vidocq, qui en fut le créateur. Et le plus impressionnant des personnages balzaciens (celui que Balzac surnommait la « colonne vertébrale » de *la Comédie humaine*) doit également tout à Vidocq, inspirateur et inépuisable fournisseur de thèmes, d'histoires, de types et de secrets d'alcôves.

LE CRÉATEUR DE LA SURETÉ NATIONALE N'A JAMAIS ÉTÉ VAINCU

VOUS le connaissez. Tout le monde le connaît. De nom. Personne au monde n'ignore le nom de Vidocq. Pas plus que celui de Napoléon, de Diderot, de Ravaillac ou de la Montespan. Mais de là à connaître Vidocq...

De son temps il en allait bien autrement. Sous le Premier Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet les « escarpes » et les « grinches », les criminels de tout acabit savaient qu'ils devaient s'attacher suprêmement à ne pas tomber sous le regard de celui qu'on appelait le « général ». Car à lui rien n'échappait. Il siégeait à Paris. Cependant, quand il le fallait, travesti en marchand de chevaux, en archevêque, en roulier, en duchesse ou en colonel de hussards, voire en général russe, il sillonnait la France, et quelquefois l'Europe. C'était dans les grandes occasions. On le faisait « donner » en dernier ressort — exactement comme le Corse faisait « donner » la Vieille Garde.

Dans ces occasions on voyait entrer chez le préfet ou chez le ministre un homme de haute stature, à la musculature impressionnante, au regard « formidable », disait Balzac. C'était le « général », c'était la Vieille Garde, c'était le chef de la Sûreté. En un mot, c'était Vidocq.

Prenons-le environ au milieu de son étourdissante carrière. Quand Balzac et lui ont déjà noué de solides relations. Alors, Vidocq n'a pas tout à fait cinquante ans. N'importe qui ne lui en donnerait pas plus de trente-cinq. Des cheveux blonds, de magnifiques favoris, des yeux tour à tour gris (pour dompter) et bleus (pour séduire), mais les yeux d'un homme à qui « on ne la fait pas ». La bouche ironique. Celle d'un monsieur qui a trop observé la société. Et qui va répétant : « Ce qui émeut les hommes, ce n'est pas les choses, mais leur opinion sur les choses. » En lui pas de préjugés. Il leur fait la guerre. Comme aux escarpes, comme aux grinches.

Il entre toujours en souriant. Pas pour faire sa cour. Ce personnage paradoxal, dont toute la vie est consacrée à la sûreté de la société, est un révolté. Il sourit parce qu'il sait ce qui l'attend. Une rude tâche. La lutte. Et toujours à armes inégales. Qu'importe ! Il n'a jamais été vaincu. Il sait que s'il demande main-forte aux « griviers » — à la troupe — les chefs et les hommes renâcleront. Les « cognes », s'ils sentent le danger, se défileront. Il a l'habitude ! La « raille » ? Elle est, dans ce temps, systématiquement prête à composer avec le gibier. Par principe. Par état.

Si bien qu'il lui faut payer de sa personne, et chaque jour. En ces années héroïques de la Sûreté le chef de la police est plus souvent en campagne que dans son quartier général, à la préfecture.

IL EST LE GÉNIE DE LA POLICE INCARNÉ

CET homme sait tout. Il voit tout. Il a tous les talents. Balzac (qui n'a jamais eu d'interlocuteur plus intéressant) le compare tour à tour à Talleyrand, à Fouché, à Cromwell, à Richelieu, à Machiavel et à Ximénès. Il dit qu'il a la souplesse du « prince des diplomates ». Il le nomme l' « Haroun al Raschild du bagne ». Il le rapproche de Frédéric II. Il dit aussi que son activité est celle d'un général en chef. Enfin que pour ses troupes, pour le monde des bagnes, pour la pègre il est un Bonaparte.

Oui, il sait tout et il voit tout. Pour lui, pas de mystère caché. Il a tous les secrets. Ceux des alcôves et ceux des ministres. Il a étouffé vingt scandales pour sauver la réputation des plus grandes dames. Il tient dans sa main le monde des « faiseurs », les mercadets, les chevaliers d'industrie. Il fait rendre gorge à chacun et à tous. Il sait que tout est à vendre et à acheter, que chaque être est prêt à vendre son semblable. Et, un jour, il dit non sans véhémence :

« Il y a des ministres qui vendent leur pays, des députés qui vendent leur conscience, des électeurs qui vendent leurs votes, des généraux qui vendent leurs armées à l'ennemi. Le pape, à ce qu'on assure, vend des indulgences, des dispenses et la croix de l'Eperon d'or. M. l'abbé vendait l'absolution à ses ouailles. Des juges vénaux vendent des acquittements et des condamnations. Des hommes influents vendent les places, les grades et les privilèges dont ils peuvent disposer. Des avocats et des huissiers vendent leurs clients. Les portiers et les domestiques vendent leurs maîtres... Des maris vendent leurs femmes. Des mères vendent leurs filles... Dans cette moderne Babylone, la moitié du monde vend l'autre moitié. »

Il découvre les criminels réputés introuvables et imprenables. Il fait le vide autour du roi en nettoyant les Tuileries. « M. le marquis de Fénelon ? dit-il. Très vieille noblesse ? Vous voulez rire... Il sort du bagne. C'est tout simplement le forçat Fénelon. Je le renvoie à Brest... M. le marquis de Chambreuil ? Il a l'oreille du monarque. Il est tout-puissant ? Et puis après ? Il s'est évadé du bagne. Il y retournera... M. le maréchal de camp de Stévenot ? Un héros ? L'un des plus actifs ouvriers de la Restauration ?... Vous plaisantez. Sous la Révolution il était chef de section et voleur. Il a été au bagne de Brest.... Il s'en est évadé. Le frère du roi le protège ? Libre à lui. En attendant, il ne fera plus de dupes... M. le colonel comte de Pontis de Sainte-Hélène ? Ce colonel-comte n'est que le forçat Coignard, et je le prouverai... »

Et il le prouve. Et les « marquis » et les « comtes » retournent au bagne.

MAIS AUSSI IL EST DÉVOUÉ JUSQU'A L'EXTRÊME LIMITE

UN phrénologue qui ne le connaît pas examine son crâne devant plusieurs personnalités et dit enfin : « Il y a dans l'inconnu que vous me présentez trois êtres distincts en un seul — un lion, un diplomate et une sœur de charité. » Ce phrénologue s'appelle Fossati. Le lendemain, la définition est connue de tout Paris. Au reste, les amis de Vidocq ont, dès longtemps, apprécié son esprit de charité et de dévouement. L'un d'eux le surnomme « le médecin des âmes ». Balzac adopte à son tour l'expression pour Vautrin.

« Cet homme, effroi de tous ceux qui ne le connaissaient pas, était sympathique à ceux qui le voyaient de près, parce qu'ils trouvaient en lui une nature toujours active, courageuse et dévouée à la cause des honnêtes gens. C'est pourquoi tant de personnes venaient lui confier ces secrets intimes qui ont besoin d'un secours assuré quand il s'agit de tirer des âmes blessées ou des familles atteintes dans leur honneur de ces embarras qu'on ne peut dévoiler ni à ses amis ni à la loi..., mais où l'on sent le besoin d'un homme de résolution et d'un coup d'œil sûr et jamais à court de ressources salutaires... Combien j'en ai connus de personnages très haut placés qui, le sachant discret comme un abîme, sont accourus à lui, quand il n'exerçait plus de fonctions officielles, le faire dépositaire de leurs douleurs, qu'il avait l'art d'apaiser parce que, connaissant à fond la géographie de toutes les âmes, dans les hautes régions comme dans les basses, il savait toujours trouver le moyen de leur rendre de ces services qu'on paierait au prix de sa vie. Ce grand diplomate faisait, à tous les étages, des œuvres de charité ensevelies dans le mystère qui en rehaussait l'importance, et sur lequel on comptait parce qu'il n'en avait jamais trahi un seul. »

Dans tous les milieux il a des débiteurs. C'est lui qui crée la police de Sûreté de Napoléon Ier. C'est sa police qui assure la tranquillité publique des règnes de Louis XVIII et de Charles X. Pendant les journées révolutionnaires de 1832, le trône de Louis-Philippe est-il en péril, la Monarchie de Juillet va-t-elle s'écrouler ? Qui va-t-on chercher pour conjurer le drame ? Vidocq ! Et c'est Vidocq qui sauve la situation. En 1846, le prince Louis-Napoléon a-t-il envie de s'évader de Ham ? Avec qui s'abouchent le fidèle Thélin, compagnon de sa captivité, et son frère ? A quel homme demandent-ils des conseils ? Au roi de l'évasion, à celui qui connaît toutes les ruses, toutes les astuces, à Vidocq. Il y a belle lurette qu'il n'est plus aux affaires. Mais qu'importe ! C'est toujours à lui qu'on a recours. En 1848, Lamartine se fait fort, dit-il, de dominer la situation, si on veut l'écouter, avec seulement Vidocq pour auxiliaire. Et quand il faut faire élire Louis-Napoléon Bonaparte dans la Seine, quand il faut lui trouver des voix dans les milieux ouvriers de la banlieue de Paris, à qui Persigny s'adresse-t-il ? A Vidocq. Et le neveu de l'Autre est élu.

A chacun il donne. A Balzac il dit : « La comédie du monde est la plus extraordinaire qui se puisse voir jouer. » Et Balzac de profiter de cette idée et d'en faire un titre magistral *la Comédie humaine*. Et il lui demande encore le thème et la documentation de vingt volumes. Vidocq donne toujours.

Il donne à Eugène Sue. Il lui dicte le premier livre des *Mystères de Paris*. Il donne à Lamartine. Il donne à Alexandre Dumas. Et cela produit *les Mohicans de Paris*, et l'inoubliable personnage de M. Jakal (chef de la police dont Vidocq est le prototype) qui domine encore les cinq volumes de *Salvator*. A tous les écrivains, artistes, auteurs impécunieux il ouvre sa bourse. Il les sauve par douzaines de la misère ou de la saisie. Il tire de leurs embarras financiers les directeurs de théâtre. Et il donne à Hugo le thème des *Misérables*.

ABANDONNANT LA SURETÉ, IL DEVIENT DÉTECTIVE PRIVÉ

Les gens de police sont jaloux de ses succès. Excédé, il démissionne (1827). Quelques années plus tard on va le chercher, dans son manoir de Saint-Mandé, pour le replacer à la tête de la Sûreté (1831). L'obstruction recommence. Alors, il abandonne tout à fait la police officielle (fin 1832) et il crée sa police bien à lui et qui triomphe partout où l'autre échoue (1833). L'année suivante, quand il écrit *le Père Goriot*, Balzac y fait allusion, et il met dans la bouche d'un homme de la préfecture : « A l'aide de ses immenses ressources, cet homme (Vautrin-Vidocq) a su se créer une police à lui, des relations fort étendues qu'il enveloppe d'un mystère impénétrable. Quoique depuis un an nous l'ayons entouré d'espions, nous n'avons pas encore pu voir dans son jeu. »

Entre sa première démission et son retour à la Sûreté, il a fondé une fabrique à Saint-Mandé. Son esprit ingénieux lui suggère des inventions. Jamais il ne se donne de repos. Pour ouvriers, il ne veut que... Mais vous souvenez-vous des *Misérables* ? Car voici un trait curieux.

Un jour de janvier 1828, près de Montreuil. La route — celle dite de Lagny — est défoncée. Il a plu. Une lourde charrette, chargée de papier et de carton, s'embourbe. Son conducteur peine pour faire avancer les chevaux. En vain. Il insiste néanmoins. Et, tout à coup, la voiture penche, s'incline davantage et finalement se couche, écrasant le conducteur.

Il ne s'appelle pas Fauchelevent. Ce n'est pas le père Madeleine qu'on va alerter. Mais c'est tout de même « un homme d'environ cinquante ans, qui avait l'air préoccupé et qui était bon. » Son patron — comme pour Fauchelevent. Javert, seul, n'est pas là. Mais dans la foule impuissante à sauver le brave homme, il y a bien des méchantes langues. Et l'une d'elles de s'écrier quand le patron du conducteur arrive :

— Evidemment, il faut la force d'un galérien pour tirer cet homme de là.

Le prototype du père Madeleine se glisse, en effet, sous la voiture et, par la force de ses reins d'hercule, parvient à la soulever et à dégager le malheureux.

Ce qui est un des sommets des *Misérables* n'est qu'un épisode de la vie de Vidocq. A cette époque, non pas par « un tout petit changement » — comme le père Madeleine — mais grâce à deux ou trois de ses inventions, il avait révolutionné une industrie. Comme M. Madeleine des *Misérables*, il employait « tout le monde », les Fantine et les autres, les forçats ayant accompli leur temps, tous les parias, tous les misérables que la société repoussait. Et pareillement « il n'exigeait qu'une chose : soyez honnête » !

VIDOCQ A INSPIRÉ LE VAUTRIN DE BALZAC

Honnête, pur, lui-même l'est toujours resté, au temps de sa jeunesse imprudente, folle, presque incroyable et infiniment douloureuse... Artésien fils de boulanger, saltimbanque, soldat de la Révolution, héros de Valmy et de Jemmapes, déserteur avec Dumouriez, corsaire, marchand de nouveautés, forain, toucheur de bœufs, palefrenier, tailleur, il a même été, par deux fois enchaîné comme bagnard.

Au temps de sa jeunesse, dans une prison, à Douai, un faux avait été commis. C'était pendant la Terreur. Il s'agissait de faire élargir un brave laboureur, père de famille, qui avait volé quelques mesures de grains pour nourrir ses petits. Quelques mauvais sujets s'étaient concertés. Vidocq avait prêté sa chambre. En quelques jours un ordre de mise en liberté avait été proprement fabriqué. Le laboureur était sorti de prison.

Mais ce petit geste humanitaire avait valu huit ans de travaux forcés au jeune Vidocq — vingt ans — qui se trouvait emprisonné pour avoir corrigé, très justement, un traîneur de sabre. Pour une histoire de femme. L'autre avait refusé de se battre en duel. Car à quatorze ans, duelliste sans rival, Vidocq envoyait déjà *ad patres* deux maîtres d'armes. A Arras, à Lille, à Courtrai, à Douai, à Bruxelles, à Ostende ses victimes ne se comptaient plus. Alors, pour conserver sa Francine, Vidocq avait cogné. L'autre s'était vengé à la manière militaire. Et sous la Terreur l'arbitraire militaire traditionnel ne respectait plus aucune limite. On condamna Vidocq à trois mois de prison...

Cinquante fois, cent fois Vidocq s'était évadé. Du bagne de Brest, du bagne de Toulon il s'évada aussi. Mais la liberté retrouvée il fallait vivre, parvenir à vivre, en finir avec les limiers, avec la chasse à l'homme continuelle. Et pourquoi cette incessante tyrannie ? Pour des misères. Alors, comme Vautrin, il en avait eu assez d'être comme un volant entre deux raquettes dont l'une s'appelle le bagne et l'autre la police. Quand un homme a été condamné jamais plus il ne peut réintégrer la société. C'est lui qui souffla à Hugo le fameux : « Les galères font le galérien. » Il dira mille fois : « Quoi qu'on nous fasse l'honneur de nous citer comme le peuple le plus éclairé de la terre, les préjugés nous dominent encore. Un débiteur paie sa dette, et son affaire est enterrée. Un condamné purge sa peine : jamais on n'oublie ! »

UN FORÇAT DEVIENT CHEF DE POLICE

Et voilà ce forçat (car Vidocq n'est alors qu'un forçat en rupture de ban) qui se met en tête de réformer la police et une partie de l'ordre social, de créer une nouvelle police (police préventive), la police de sûreté. Il connaît Dubois, le préfet. Il lui dit : « Faites-moi emmener par deux gendarmes, solidement attaché, et d'ici quinze minutes je serai de nouveau dans votre bureau. » Dix minutes plus tard, il a faussé compagnie à ses gardiens et il est devant Dubois.

Et Dubois, et Henry, et Pasquier flairent en Vidocq un homme formidable. Plus tard, un prince du barreau devait dire : « En 1809, Vidocq offre à l'autorité ce dévouement courageux, ce génie inventif, cette activité infatigable qu'il avait vainement consacrés à se préserver d'un châtiment immérité. On comprit cet homme, on accepta cette offre, et bientôt se révéla, par ses bienfaits de tous les jours, cette admirable police qu'il a créée, dont il eut le génie, et qui, vingt ans, protégea la société tout entière contre cette autre société occulte et pervertie qui vit au milieu d'elle, dans les ténèbres, comme une bête malfaisante... »

Annette, c'est le nom de la femme qui a sauvé Vidocq, encore considéré comme un criminel. Et voici le jeune Balzac (qui ne signe pas encore Balzac) écrivant *Annette et le Criminel*. « C'est fort bien torché ! » s'écrie Balzac après avoir écrit les quarante premiers feuillets d'*Illusions perdues*. Et précisément, dans cet ouvrage, outre Vautrin, il y a un chapitre passionnant « Les souffrances d'un inventeur ». Le bon David Séchard s'obstine à vouloir fabriquer un papier nouveau. Où Balzac a-t-il puisé cette inspiration ? Dans sa propre expérience d'imprimeur, assure-t-on. Erreur ! Il l'a puisée chez Vidocq, qui, s'étant mué en fabricant de papier, s'ingéniait à inventer... pour connaître les mêmes déboires que David Séchard.

A Balzac, il raconte l'histoire de Foedora pour la *Peau de chagrin*. Il lui fournit les noms de Du Tillet, de Jacques Collin, de Peyrade, de Contenson, de Dutocq, de Chardon. Du vrai Chardon aussi on disait, comme Bérénice à Coralie, à propos de Lucien : « Je ne croyais pas qu'il pût exister un homme aussi joli que vous êtes belle. » Vautrin dira au procureur général Granville : « Enfin, Lucien était une femme manquée. » Et, dans la réalité, le vrai Chardon était appelé « la tante Chardon ». Son succès auprès des grandes dames n'était pas différent de celui de Lucien auprès de Mme de Sérizy ou de Diane de Maufrigneuse.

Il disait à Balzac : « Ah ! si j'avais votre bonne plume, j'écrirais des choses à bouleverser de fond en comble le ciel et la terre... » Balzac, visionnaire, porté à tout grossir démesurément, trahissait souvent son inspirateur, qui répondait :

— Vous disiez donc, tantôt, monsieur Vidocq ?

— Je disais que vous vous donnez bien du mal, monsieur de Balzac, pour créer des histoires de l'autre monde, quand la réalité est là, devant vos yeux, près de votre oreille, sous votre main.

Parce que l'histoire de la « Société des Dix Mille » n'est pas telle qu'il l'a expliquée à Balzac, parce que *Gobseck* (Juste, dans la réalité) n'est plus tout à fait l'original. Parce que l'histoire de la belle *Honorine* est arrangée. Parce que celle de *la Femme de trente ans* ne l'est pas moins. Parce que *l'Interdiction* aurait gagné (pense Vidocq) à être rapportée fidèlement. Parce que le bon Balzac ne se presse pas d'écrire *l'Armée roulante*, pour quoi il le renseigne de première main. Parce que *Ferragus* (Vidocq a son dossier) ne correspond plus exactement à la vérité. *Une Fille d'Eve* est une affaire moins malmenée. Il y a beaucoup de traits respectés dans *le Député d'Arcis*. Il est bien mis en scène, lui, Vidocq, dans *la Cousine Bette*. Sans doute Balzac a respectueusement traité la belle Hollandaise, la belle écaillère, *un Homme d'affaires*. Il ne se plaint pas d'être dans *les Comédiens sans le savoir*. Mais Balzac a eu tort de faire une si bonne fille de Mlle de Verneuil dans *les Chouans*, car la belle que lui, Vidocq, a tant connue ne valait pas cher. Le drame de *Vautrin* n'est qu'un mélodrame. Certes, les personnages sont vrais : Lapouraille, Fil-de-Soie, le chevalier de Saint-Charles, et cent autres ont vécu, mais... *Le Père Goriot* est bon, parce que Balzac y développe les thèses sociales et humanitaires de Vidocq. *Splendeurs et misères des courtisanes* et *la Dernière Incarnation de Vautrin* sont des œuvres nourries de substance Vidocq. *Mercadet ou le Faiseur*, c'est encore un don de Vidocq. Et il y en a bien d'autres...

Un jour Vidocq raconte à Balzac :

— Un de ces hommes dont Paris fourmille, et qui spéculent sur les qualités dont la nature les a doués pour vivre aux dépens des familles qu'ils déshonorent, avait rencontré dans les promenades publiques la marquise de X... Il trouva moyen de lui inspirer une belle passion. Et la jeune femme, sans expérience, fut fascinée au point d'aller chez un pareil misérable et de lui écrire les lettres les plus compromettantes. Le bandeau tomba bientôt, et elle reconnut l'abîme où elle s'était plongée. Le suborneur prétexta des besoins et obtint des sommes plus ou moins fortes. Puis ses exigences augmentant et essuyant des refus, il menaça de remettre ou plutôt de vendre au mari les lettres qu'on avait eu l'imprudence de lui écrire. Sa lettre de menaces tomba dans les mains du mari, qui sut se contenir pour ne pas déshonorer deux familles. Mais il voulait deux choses : retirer sa femme du précipice où elle s'était jetée et reconquérir les lettres qui témoignaient de sa honte. Il prit conseil d'un très grand personnage, qui l'engagea à s'adresser à moi, en l'assurant de ma discrétion. Je lui promis les lettres, et le lendemain...

Le lendemain, Vidocq rendait la malheureuse marquise à son mari, et avec elle, le paquet de lettres. Mais, à son tour, Vidocq exigeait du marquis qu'il prît envers lui l'engagement l'honneur de n'en lire aucune.

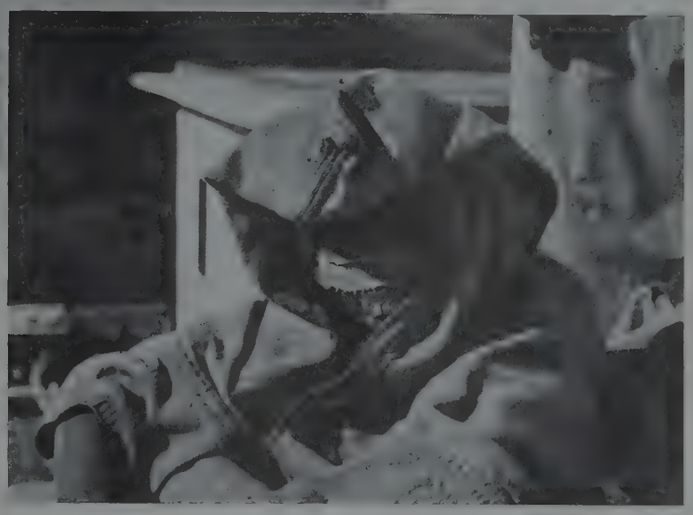
Rapportez-vous, maintenant, à *Une Fille d'Eve*. Voyez la déplorable aventure amoureuse de la comtesse Marie de Vandenesse, tombée dans les filets du bellâtre Raoul Nathan, et, dans sa folle passion, uniquement préoccupée des besoins d'argent du coquin. Et la suite, jusqu'à la reprise des lettres. Tout y est.

MONSIEUR DE BERNY, PROTECTEUR DE VAUTRIN

Comme on comprend Gozlan, qui vit les deux géants, Vidocq et Balzac, face à face : « Singulière influence de cette individualité, je sentis, bien avant que Balzac m'eût présenté à ce convive nouveau pour moi, qu'il remplissait l'espace où nous nous trouvions, de sa puissance translucide... Il n'y avait pas que le poids d'une seule planète souverainement intelligente dans le milieu où nous respirions. A côté de celle de Balzac, il y en avait assurément une autre, ce soir-là, qui gravitait et qui attirait. »

Mais, direz-vous, comment Balzac est-il entré en rapports intimes avec Vidocq ? C'est à la fois très simple et extrêmement piquant. Vidocq était profondément lié avec M. et Mme de Berny. Car Vidocq n'avait pas d'ami plus cher, plus dévoué, de protecteur plus inlassable, d'admirateur plus fervent, de défenseur plus agissant que M. de Berny, conseiller à la cour royale... Pendant une quarantaine d'années cette liaison n'a connu aucun refroidissement. En 1842-1843 on fit à Vidocq un procès inique. Il fut finalement sauvé, en cour royale, où il comptait tant d'amis. Mais durant tout ce long procès il y eut un vieillard, presque octogénaire, aveugle, qui trouva dans son amitié pour Vidocq la force de l'assister quotidiennement et jusqu'au bout et qui pleura de joie le jour de son triomphe. C'était ce bon M. Gabriel de Berny, protecteur de Vautrin, surnom donné à Vidocq dans sa jeunesse. Un « vautrin », c'est un sanglier.

LE NOUVEL HOPITAL D'ADRAR SOULAGE BIEN DES MISÈRES ; MAIS IL FAUT VAINCRE LE FATALISME DES INTÉRESSÉS QUI, COMME CE MALHEUREUX INDIGÈNE, SE LAISSENT RONGER PAR LE MAL PLUTOT QUE DE FAIRE L'EFFORT DE SOLLICITER LES SECOURS GRATUITS QUI LEUR SONT OFFERTS, MAIS NE PEUVENT LEUR ÊTRE IMPOSÉS. C'EST UNE ÉDUCATION A FAIRE AVEC PATIENCE.



MOISSONS ET HAUTS FOURNEAUX AU SAHARA (*)

par JEAN-A. DUCROT

Qui nous dira l'origine de l'expression « casser sa pipe » ? Les vieux Tunisois en ont une équivalente ; ils disent « tomber dans le pot ». Cela avait hier encore un sens précis que les jeunes auraient tort d'oublier. Les beys ne s'étaient jamais donné la peine d'organiser un état civil, d'enregistrer les naissances et les décès. En temps normal, ils laissaient les choses aller leur train. En temps d'épidémie, ils s'inquiétaient avant tout de savoir combien de leurs sujets allaient se dérober aux impôts. A toutes les portes de la ville un préposé s'installait muni d'un sac de pois chiches et d'un récipient. Et chaque fois qu'un défunt passait en route pour le cimetière, hop ! une graine sautait dans le pot. A la fin de la journée, on comptait les pois chiches et les morts. Et tout était dit. C'était là tout l'effort que les autorités savaient faire pour enrayer les ravages de la peste, du choléra, de la variole et autres fléaux qu'Allah, dans sa sagesse, envoyait périodiquement pour maintenir le nombre des bêtes et des gens en deçà de certaines limites. Nous sommes venus. Nous avons bousculé ces vieux pots et beaucoup d'autres avec eux. Nous avons empêché nos administrés de s'entre-dévorer, de succomber aux maladies, aux disettes, à toutes les conséquences de l'anarchie et de l'ignorance. Nous multiplions partout les dispensaires, les hôpitaux, les œuvres d'assistance pour les mères et les nourrissons. C'est très joli. Seulement, à quoi bon permettre aux créatures humaines de pulluler, si nous ne savons pas prévoir les conséquences de nos soins ? A quoi bon les empêcher de mourir, si nous ne savons pas leur donner de quoi vivre décemment ? « Si tu frappes, frappe fort ; mais si tu donnes à manger, rassasie. » Ayons présent en mémoire cet admirable proverbe arabe en méditant les chiffres suivants :

— En 1900 l'Afrique du Nord entière comptait moins de 10 millions d'habitants.

— En 1950 l'Afrique du Nord en compte déjà 22 millions.

— En 2000, l'Afrique du Nord, si elle continue à se peupler au rythme actuel, comptera 40 millions d'habitants.

— L'Algérie du Nord, seule, sans les territoires du Sud, est grande comme trente-cinq départements français.

— L'Algérie est déjà peuplée comme dix-huit départements de la métropole.

— L'Algérie doit se contenter pour vivre aujourd'hui du revenu de trois départements français.

C'est-à-dire que nous assumons une responsabilité terrifiante. Dieu veuille que ce ne soit pas les yeux fermés !

Nous n'avons plus une heure à perdre si nous ne voulons pas être pris de court, si nous ne voulons pas voir se retourner contre nous la légitime rancune des enfants qui naissent grâce à nous et auxquels il nous incombera de savoir fournir assez de travail et de pain sur un territoire dont les ressources naturellement accessibles sont très étroitement limitées.

Et voilà la raison primordiale pour laquelle le Sahara doit attirer sans délai toute l'attention qu'il mérite. Il n'est pas question d'y faire vivre des millions d'hommes. Mais nous pouvons y trouver non seulement de quoi permettre aux autochtones de vivre mieux, en plus grand nombre, mais encore de quoi nourrir les colonies qui y seront attirées par ses richesses.

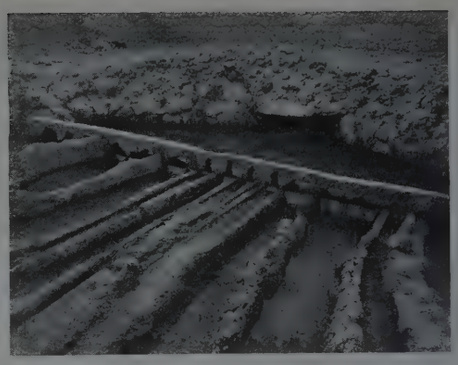
Le Sahara attirer, nourrir des colonies ? Cette idée fera sans doute sursauter plus d'un lecteur. Et c'est pourquoi nous commencerons avant tout par parler du climat, sur lequel, en général, on se fait d'étranges illusions.

L'Afrique est un pays froid où le soleil est chaud, vieil adage qui s'applique particulièrement bien au Sahara. C'est incroyable ce qu'il peut y faire froid ! Ne vous fiez pas aux belles affiches touristiques, ou du moins pas sans réserves. *In winter, go to sunny Africa :* ce slogan a fourni la matière à d'innombrables plaisanteries, pendant la dernière guerre, aux Britanniques et aux Américains qui n'admettaient pas qu'on pût grelotter au pays des dattes. Et, moi qui

NOUS EMPÊCHONS CES ENFANTS DE MOURIR DE FAIM ET DE MALADIE. DU MÊME COUP, NOUS PRENONS LA RESPONSABILITÉ D'ASSURER LEUR AVENIR. RESPONSABILITÉ A LAQUELLE NOUS NE POUVONS PLUS NOUS DÉROBER.

(*) Voir *France-Illustration* du 22 juillet 1950.

La récolte dans la vallée du Guir se fait au couteau, épi par épi. Maigre récolte. Et pourtant les premiers essais ont prouvé que ces terres vierges peuvent donner des moissons splendides, de quoi nourrir tout le Sahara. Retenir l'eau qui se perd, tout le problème est là.



Le « peigne » traditionnel assure la répartition de l'eau dans les oasis. Nos inventions modernes peuvent obtenir de plus amples résultats, comme cet engin qui ouvre un canal d'irrigation (ci-dessous).

suis né en Lorraine, je me souviendrai toute ma vie d'une certaine randonnée à dos de chameau entre Ghadamès et Bordj-Lebœuf. C'était en janvier. La bise qui soufflait était si mordante que nous devions, mes compagnons et moi, faire halte fréquemment pour allumer un feu de broussailles, dégeler nos doigts gourds qui refusaient tout service en dépit du soleil qui brillait, plein d'ironie.

Oui, il peut faire très froid au Sahara. En hiver les journées sont généralement tièdes, les nuits sont fraîches, si fraîches même qu'il peut geler à plusieurs degrés au-dessous de zéro. On voit alors, à l'aube, une pellicule de glace sur les flaques et la gelée blanche étinceler sur les dunes. On peut même y voir de la neige ! En 1933, aux environs de Noël, un manteau blanc, paradoxal, accabla pendant deux jours entiers les palmiers du Figuig.

Mais l'exception confirme la règle, et nous la citons pour dissiper cette illusion trop répandue que plus on descend vers l'Equateur, plus on a chaud, toujours. Ce n'est pas vrai. Et c'est pourquoi l'homme blanc peut passer des années au Sahara, s'y plaire et y prospérer. Les chutes de température (dangereusement brusques) aussitôt que la nuit tombe, les nuits froides, les belles journées hivernales, parfois glaciales en dépit du ciel bleu, il en profite pour se retremper. Les femmes et les enfants européens les supportent, pourvu qu'ils aient toujours des lainages à portée de la main, un poêle prêt à allumer, et qu'ils émigrent vers le nord avant les premières grandes chaleurs, de mai jusqu'à novembre. Ce n'est pas le froid ou le chaud excessifs, c'est le vent qui fait la vie dure au désert. Le vent, voilà le grand ennemi, le tyran malfaisant de ces immensités. Le vent, qui tour à tour brûle, glace, dessèche, déracine et ensevelit, qui soulève ces ouragans torrides dont l'effet est encore irrésistible à 2.000 kilomètres de là.

Si ce vent, l'été, est encore tellement redoutable alors qu'il déferle sur la Méditerranée, je laisse à penser de quoi il est capable en plein centre du four où il prend son élan ! Il faut avoir essuyé une bonne tempête de sable pour savoir quelle force démoniaque se déchaîne avec elle. Les dunes se mettent à « fumer », de blondes écharpes courent sur le sol, tourbillonnent, s'épaississent, se lovent, se dressent en colonnes creuses dont la rotation furieuse, la succion sont capables de projeter jusqu'à 1.500 mètres dans l'atmosphère des masses de terre pulvérisée. Tout disparaît dans la tourmente. Les hommes les plus robustes n'arrivent plus à se tenir debout. Ils suffoquent. Et leurs yeux, attaqués par les grains de poussière comme par autant d'aiguilles, ne servent plus qu'à les torturer.

C'est le vent, c'est, avant tout, le vent qui est l'adversaire à craindre. D'autant plus que l'air brûlant qu'il brasse du printemps jusqu'à l'automne est si sec qu'il provoque une évaporation prodigieusement rapide. Jamais la transpiration n'a le temps d'apparaître sur la peau ou le linge ; on ne sue jamais, en apparence. Mais il faut boire six, huit litres d'eau par jour pour compenser les pertes. Tarde-t-on à le faire, il suffit qu'elles atteignent 10 % de notre poids. A ce niveau, vite atteint, les idées commencent à s'embrouiller, rien ne va plus, la fin est proche.

Il ne faudrait tout de même pas croire que désormais l'existence que l'on peut mener sous la latitude d'In-Salah, c'est à peu de chose près celle d'Alger ou de Rabat. Non, et trop de confiance risquera toujours de faire courir des risques mortels. Un épisode récent pour le prouver : trois ingénieurs, trois vieux blédards pourtant bien aguerris et connaissant leur secteur, commirent, l'an passé, la faute d'organiser en plein mois d'août une petite excursion si facile, croyaient-ils, qu'ils négligèrent d'observer les règles de sécurité dont personne, jamais, ne doit s'affranchir dans le désert. Leur voiture tomba en panne au centre d'un triangle dessiné par trois puits éloignés d'une cinquantaine de kilomètres. Ils avaient des cartes. Ils connaissaient ces puits et voulurent les rejoindre à pied. On ne mit guère que trente-six heures à les retrouver. C'était déjà trop tard : ils étaient morts. De tels exemples sont à rappeler constamment, en particulier aux touristes, qui s'imaginent volontiers qu'on s'amuse à les effrayer. Le désert est comme la mer : il est toujours redoutable, toujours prêt à prendre sa revanche, à profiter d'une étourderie, d'une erreur. C'est une présence hostile qui vous environne, qui vous guette, et qu'on ne peut braver impunément qu'en se tenant sans cesse sur ses gardes. Leclerc est mort, a entraîné avec lui dans une mort inutile toute une équipe d'officiers de valeur parce que, lui, le vieux saharien, il avait oublié pour une fois cet axiome fondamental.

LA VIE AU DÉSERT EST TRÈS POSSIBLE

Cela dit, ces réserves faites à dessein un peu lourdement, nous répétons qu'à présent, avec les connaissances que nous avons, avec les moyens scientifiques et mécaniques dont nous disposons, les principales données du problème posé par le désert ne sont plus du tout les mêmes qu'aux temps héroïques. Le Sahara de 1950 n'est plus le Sahara de Laperrine. Le Sahara est grand ouvert devant nous. Nous avons désormais tout ce qu'il faut pour pouvoir y pénétrer, y vivre confortablement, y travailler dans des conditions supportables et nous attaquer à sa mise en valeur.

Or, où en sommes-nous ?

— L'inventaire des ressources visibles est à peine commencé.

— L'inventaire des ressources cachées est encore plus en retard.

— Quant à l'exploitation des richesses déjà connues, elle en serait encore au stade des projets incertains si la guerre n'était pas venue. C'est la guerre seule qui a permis à quelques hommes clairvoyants de profiter des circonstances pour aller de l'avant. Et les obstacles les plus terribles que ces hommes ont eu à vaincre, ce ne furent jamais ceux que la nature avait pu accumuler. Ce fut l'inertie des bureaux, les idées toutes faites, la routine, le manque d'imagination des dirigeants, l'indifférence de l'opinion, le manque de crédits.

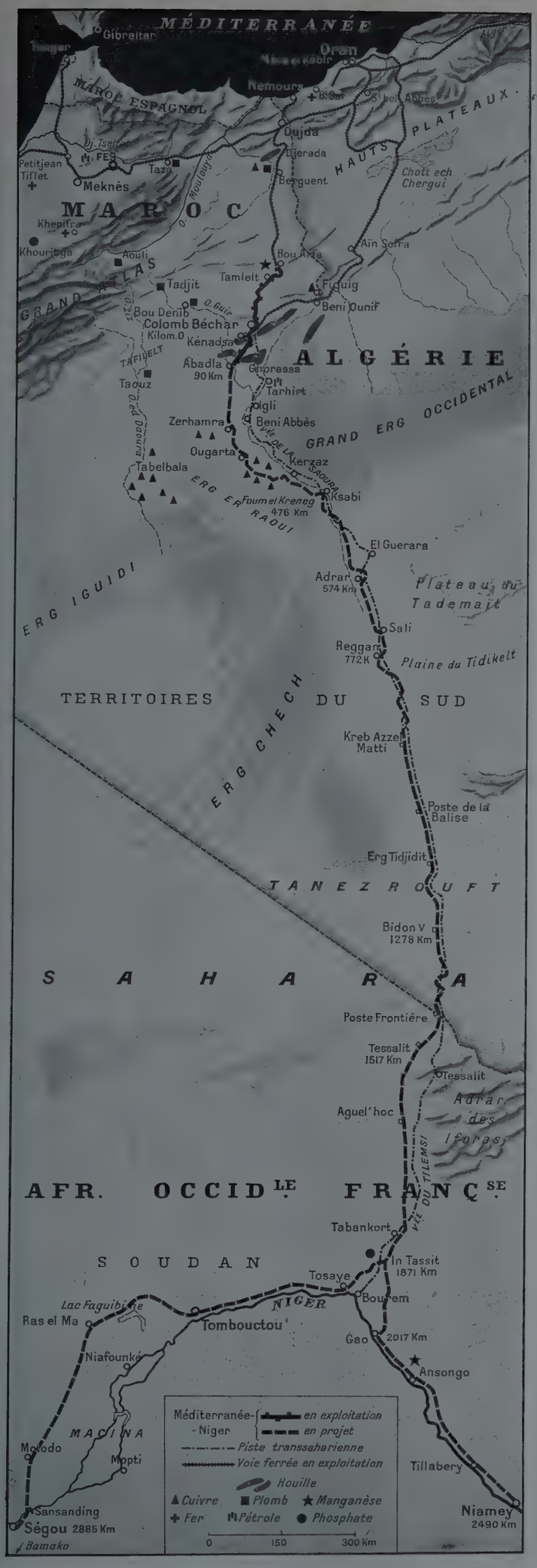
Ces bastilles sont toujours debout, et qui songe à les ébranler ?

TROUVER DE L'EAU, PROBLÈME CAPITAL

Nourrir ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif, faire pousser des moissons là où il n'y avait rien que des épines, voilà ce qu'il y a de plus beau, de plus exaltant dans l'œuvre coloniale, ce qui la justifie sans discussion.

Pour faire pousser des moissons, trois choses sont nécessaires : du soleil, de la terre et de l'eau.

Au Sahara le soleil ne manque jamais. Et l'on sait se protéger contre lui s'il exagère. La terre ? Il en existe des centaines de milliers d'hectares, vierges, disponibles et d'une fécondité garantie. C'est l'eau qui fait défaut. Mais en apparence beaucoup plus qu'en réalité. Plus on en cherche, plus on en trouve. Plus on en cherchera, plus on en trouvera. On en a déjà tellement trouvé que cela tiendrait du miracle si les géologues n'avaient pas déduit l'explication de cette abondance d'un fait qui avait été mal observé. Il arrive qu'il pleuve au Sahara, à torrents parfois. Il arrive surtout qu'il tombe des masses d'eau sur les hauteurs qui le bordent au nord. En plus d'un endroit du désert, chaque année ou à peu près on voit de véritables fleuves dévaler tout à coup, furieux, irrésistibles, s'étaler dans la plaine puis disparaître. Il arrive que le phénomène se renouvelle à plusieurs reprises, et chaque fois ce sont des millions de mètres cubes qui déferlent. On avait cru qu'ils étaient perdus, que le vent les buvait. C'était une erreur. Une bonne part s'engloutit dans le sol, forme des cours d'eau souterrains qui filent sous les dunes, alimentent



une sorte d'immense éponge dont nos ingénieurs commencent à connaître les contours et la profondeur en chaque point. Les indigènes, eux, savaient depuis des siècles en tirer leur subsistance. Les oasis n'ont pas toutes eu la chance de pouvoir compter sur des jaillissements artésiens, artificiels ou spontanés. Beaucoup n'ont prospéré jusqu'à présent que grâce à un labeur prodigieux, un labeur auprès duquel, seul peut-être, celui des bâtisseurs de pyramides peut soutenir la comparaison. Il faut avoir vu cela pour y croire : sans autres outils que leurs mains, sans autre guide que leur instinct, des hommes ont creusé, patiemment entretenu, constamment renouvelé tout un système de puits et de canaux qui s'étend, *sur des centaines de kilomètres*, à trente, quarante, *cinquante mètres de profondeur* ! La hauteur d'immeubles de douze étages !

Entreprise surhumaine, réalisation magnifique, oui, mais tellement effroyable si l'on réfléchit au sort de ces plongeurs-mineurs toujours à la merci d'une crampe, d'un éboulis, d'un jaillissement imprévu, que nous devrions nous réjouir de voir leur ténébreux chef-d'œuvre enfin voué à l'abandon.

L'ennuyeux, c'est que nous ne savons pas par quoi le remplacer. Seuls, des esclaves avaient pu se plier à pareil métier. Nous avons libéré les esclaves. Du coup, les spécialistes des foggaras, les infortunés Ghetass, ont déserté les trous qu'eux seuls savaient creuser. Nul ne brigue leur succession, et pour cause. Or nos belles machines, nos pompes sont impuissantes contre la boue, le sable qui étouffent rapidement les drains. Des tubes coûteraient des dizaines de milliards à poser sans parvenir, d'ailleurs, à les remplacer. Et l'eau qu'il faut pomper revient beaucoup trop cher tant qu'il s'agit de simples cultures indigènes, peu rémunératrices.

En somme, tout se passe comme si l'on avait supprimé la chiourme avant d'avoir inventé la navigation à voile. Les galériens sont enchantés de n'être plus rivés à la rame. Seulement, rien ne va plus, la barque est en panne. Les petits jardins s'effacent sous la poussière, les palmiers jaunissent, les oasis meurent tout doucement. Et ce mouvement ira en s'accentuant, inexorablement, partout où l'irrigation artésienne ou mécanique est impossible. Menace trop réelle. Motif supplémentaire pour nous hâter de chercher de nouveaux gagne-pain pour nos administrés.

NOS SOLDATS LABOUREURS

A 100 kilomètres au sud de Colomb-Béchar s'ouvre une large plaine encombrée d'arbres (oui, il y a des arbres au Sahara) et de buissons d'épines. C'est la vallée du Guir. Le Guir est un de ces fleuves-fantômes qui surgissent périodiquement au début et à la fin de l'hiver. C'est un des plus puissants. Il règne sur un lit de plus de 140 kilomètres de longueur et peut s'étaler sur des kilomètres de largeur. Jusqu'à 18 kilomètres les bonnes années. Ses flots épais, surchargés de limon, ont un mètre ou deux de profondeur et, suivant les cas, roulent pendant quelques jours ou quelques heures. Trésors liquides, mais dont nul ne tirait profit jusqu'à présent. C'est tout au plus si, entre les épais massifs de tamaris, les indigènes essayaient de gratter, par-ci par-là, un bout de terrain. Ils y jetaient un peu d'orge, à tout hasard, histoire de voir si la prochaine crue viendrait au bon moment, ni trop forte, ni trop faible, et consentirait à leur permettre de récolter quelques épis. Avec le revenu de très maigres troupeaux, c'était là tout ce qu'ils savaient tirer du don des orages. Gaspillage caractéristique.

En 1947 nos admirables officiers sahariens et un petit groupe d'agronomes d'Alger — non moins dévoués — se mirent en tête de faire de la vallée du Guir ce qu'on pourra peut-être surnommer un jour la Beauce du Sahara. Entreprise immense, très complexe et de longue haleine. Mais qui a déjà prouvé qu'elle était rentable.

Il s'agissait, pour commencer, d'arracher les tamaris et les broussailles tout en laissant, par endroits, les bandes de verdure indispensables pour freiner la ruée des eaux et les empêcher d'emporter les terres ameublies. Il s'agissait de remplacer progressivement ces écrans stériles par des plantations de caroubiers, arbres utiles. Il s'agissait de défoncer profondément la bonne terre constamment enrichie par les eaux et d'en faire une éponge qui les boirait au lieu de les laisser passer comme sur un dallage de briques. Il s'agissait de persuader les indigènes qu'ils avaient tout à gagner à ces bouleversements de leurs habitudes. Ce n'était pas là le plus facile du programme. Pourtant, ce fut fait. Aujourd'hui existe un groupement rattaché à la Société locale de prévoyance, groupement qui se chargera de répartir les terres et qui a obtenu les premiers crédits nécessaires à la création d'une petite ferme-pilote, à l'achat de machines, au recrutement et au logement du personnel qu'elles exigent. Il a fallu beaucoup batailler pour mettre ce programme en route, pour obtenir une première mise de fonds d'une dizaine de millions. Mais enfin, grâce aux caisses spéciales qui se sont multipliées dans toute l'Algérie et qui font merveille, ces fonds ont été trouvés et dans de bonnes conditions. Plusieurs centaines d'hectares vont entrer en production. Nous avons vu les sous-soleuses arracher souches et racines, de gros tracteurs défoncer cette terre neuve, capable de donner 10 quintaux de blé à l'hectare, 13 quintaux d'orge, c'est-à-dire sur les 30.000 ou 40.000 hectares disponibles, au minimum, de quoi nourrir, et au delà, les 250.000 habitants du territoire d'Aïn-Sefra, d'offrir du couscous à tout le désert et de donner, en outre, le fourrage nécessaire pour empêcher des milliers de têtes de bétail de crever de faim pendant la saison torride. Même si les récoltes ne sont belles qu'une année sur trois, ce sera déjà un immense progrès.

Ce n'est là qu'un exemple, modeste début. Car cette eau qui se perd un peu partout, qui galope en vain dans la vallée du Guir comme en d'autres endroits on peut la mâter, la retenir au moyen de barrages légers, d'ouvrages relativement peu coûteux, dans le genre de ceux que les Romains avaient multipliés partout à grand profit. Ils permettront, sans aucun doute, un jour la création de potagers, de vergers, de vastes zones de cultures nouvelles plus intéressantes que celle des céréales.

RETROUSSONS NOS MANCHES !

Il est relativement beaucoup plus aisé de résoudre les problèmes posés par l'excès de chaleur que ceux multipliés par l'excès de froid. L'absence de pluie, l'insolation exagérée, l'évaporation trop intense sont des handicaps. Mais que sont-ils en comparaison du gel à —60°, des effroyables tempêtes

LA PEINE DES HOMMES COMPTE PEU AUX YEUX DES ADMINISTRATIONS, QU'ELLES SOIENT PUBLIQUES OU PRIVÉES. VOILA COMMENT CAMPENT LES COURAGEUX PIONNIERS QUI TRAVAILLENT PAR UNE CHALEUR D'ENFER.

de l'Arctique, de l'interminable nuit polaire, qui dure huit ou neuf mois ? Ces obstacles paraissaient insurmontables ; ils ont été vaincus à force de méthode et d'ingéniosité. Ils n'empêchent plus les Scandinaves de récolter des raisins splendides, les Russes de faire pousser en Sibérie, le blé, le thé, le coton, toutes sortes de fruits et de légumes, les Canadiens de récolter des tomates, des fraises, des choux monumentaux, des fourrages, au voisinage immédiat des glaces éternelles, bien au delà du Cercle Polaire. D'une génération à l'autre, leurs efforts ont réussi à modifier du tout au tout les conditions de vie dans le Grand Nord. Prenons exemple sur eux et attaquons-nous au Grand Sud. Tâche grandiose, exaltante et si bien faite pour fasciner tous ceux de nos jeunes hommes qui rêvent de sortir des sentiers battus et de faire du neuf. Leur avant-garde est déjà à l'œuvre, si peu nombreuse, si dépourvue de moyens, tellement oubliée, abandonnée à elle-même, et si réconfortante, si encourageante à voir, malgré tout : j'aurais voulu pouvoir photographier au vol, à leur insu, l'expression passionnée de ces soldats-laboureurs selon le cœur de Bugeaud et de Lyautey qui m'expliquaient les plans de la grande bataille de l'eau ! Et celle de toutes ces bonnes figures de chez nous, de ces paysans de France que j'ai eu la surprise de rencontrer dans les coins les plus perdus et qui me montraient avec tant d'orgueil le résultat de leurs essais, leurs potagers, leurs arbres fruitiers, leurs clapiers et poulaillers ! Celle de cet instituteur de Timimoun qui, non content d'enseigner le programme officiel à ses écoliers, prenait un si touchant plaisir, la classe terminée, à les entraîner dans son jardin pour leur montrer de nouvelles plantes, de nouveaux fruits, et comment cette terre rouge et légère, dont leurs parents n'avaient jamais su tirer que de mauvaises dattes et de minuscules carottes pâles et ligneuses, ne demandait qu'à leur prodiguer ses dons !

Comme elle était belle cette vieille Auvergnate qui finit ses jours là-bas sous les palmiers, auprès de la tombe du modeste précurseur que fut son mari, lorsqu'elle me criait, désignant les buissons de fleurs de toutes sortes, les pommes de terre, les belles salades, les légumes juteux qui foisonnaient par ses soins, à l'abri des murs de terre : « Regardez, monsieur, tout pousse, tout pousse ! Et on croit à Paris que le Sahara, ça n'est que des cailloux ! »

Sur les lèvres de cette brave femme, c'était tout un monde nouveau qui me souriait, un monde qui vient et qui sera français si nous le voulons. *Seulement si nous le voulons.* Il existe, cet enthousiasme. Il est réconfortant à voir. Il a déjà remué des montagnes. Il se rencontre dans le désert partout où flotte un drapeau tricolore et jusque sur les plus misérables chantiers d'entretien des pistes. C'est dommage que, jusqu'à ce jour et dans une si large mesure, il soit demeuré le privilège d'une si petite élite recrutée presque entièrement par le hasard. Dommage qu'il soit resté à peu près sans échos dans la métropole et même en Algérie. Que ne donnerait-il pas si quelqu'un, en haut lieu, se décidait à orienter les curiosités, les énergies d'une jeunesse qui hésite si souvent à s'expatrier ou qui rêve de déserter à l'étranger uniquement parce qu'elle est abandonnée à elle-même, qu'elle ignore tout de la belle aventure, féconde, qui l'attend dans notre domaine colonial.

A QUAND LE PLAN QUINQUENNAL DU SAHARA ?

Quels résultats ne pourrions-nous pas obtenir si seulement les initiatives individuelles étaient un peu mieux recrutées et encouragées, un peu plus largement soutenues par les pouvoirs publics, qui, seuls, peuvent faire les frais d'aller chercher au loin les échantillons, les graines, les plants, les animaux, et procéder sur la vaste échelle indispensable aux longs essais, aux croisements, aux sélections dont nous savons, dans l'état actuel de la science, que tout, absolument tout, peut être espéré, et sans lesquels rien ne se fait que chichement, lentement, sporadiquement, sans vues d'ensemble et sans portée générale !

Lequel parmi nos ministres interchangeables et fugitifs, parmi nos gouverneurs de six mois, lequel lancera l'idée d'un plan quinquennal du Sahara ?

Il existe entre Colomb-Béchar et Adrar ce qu'on appelle « la rue des Palmiers », long cordon d'oasis qui compte au total près d'un million d'arbres. Un palmier de bonne sorte, convenablement soigné, peut donner de 50 à 100 kilos de fruits qui se paient 90 francs le kilo au producteur. Mais il s'agit là de belles dattes de Ouargla ou du Djerid. Celles de Kerzaz ou d'Igli n'offrent qu'un intérêt local. Beaucoup de palmiers sont stériles. Les autres donnent ce qu'ils peuvent, ce qu'ils veulent. Quinze à vingt kilos de fruits tantôt médiocres, tantôt exquis, mais impropres à l'expédition. La récolte, sans valeur marchande, suffit à peine à la consommation des habitants, si pauvres, si arriérés qu'ils sont bien incapables de songer à faire mieux. Qu'a-t-on tenté jusqu'à présent pour modifier cet état de choses ? Le nombre des spécialistes qui étudient la question est infime. Les crédits sont insignifiants (10 millions). La terrible maladie du « baioudh » continue à étendre ses ravages. Et rien n'annonce, pour le moment, l'effort qui pourrait être fait pour améliorer cette situation, cataloguer les innombrables variétés, parmi lesquelles certaines sont tout à fait remarquables, sélectionner les meilleures, inciter les indigènes à les adopter, à mieux soigner leurs arbres, à préparer comme il faut leur récolte en vue d'une exportation qui pourrait prendre une large extension dans toutes les directions et atteindre plusieurs milliards de francs. La datte est à peine connue en France, considérée comme une fantaisie de grand luxe. C'est un aliment merveilleux et exquis.

Mais à quoi bon parler d'exportation ? Qu'il s'agisse de dattes, de blé, de minerai, d'échanges quelconques ou d'équipement, pour tout, toujours et partout, sans exception et quel que soit le sujet discuté sur place avec les gens compétents, invariablement tous finissaient par soupirer : « Oui, mais... nous n'avons pas de chemin de fer ! »

Tout est là. Il faut, pour que le Sahara prenne vie, pour qu'il sorte de sa misère, de sa léthargie, pour qu'il livre ses richesses, pour qu'il soit en mesure de jouer le grand rôle pour lequel il est fait, il faut que le chemin de fer se décide enfin à le traverser.

Le chemin de fer reliant la Méditerranée au Niger est une nécessité absolue. On ne peut pas étudier sur place la question sans revenir convaincu qu'il faut s'empresser de l'achever.

Photographies J.-A. Ducrot.

AUX PORTES DU GRAND DÉSERT CE MONUMENT A ÉTÉ ÉLEVÉ LA OU L'AVION DU GÉNÉRAL LECLERC, AVEUGLÉ PAR LA TEMPÊTE, S'ÉCRASA SUR LA VOIE FERRÉE.

FIGURE DE CONTAMINE, DANSE DE SAINT-GERVAIS EXÉCUTÉE PAR LA « SABAUDIA » DE THONON-LES-BAINS.

MONFÉRINE PAR LA « SAVOIE » DE CHAMBÉRY.

RHODOS CHAMONIARDS DANSANT LA MONFÉRINE.

LES « VIEUX GRENADIERS » VENUS DE GENÈVE.

FÊTE FOLKLORIQUE A THONON-LES-BAINS

PAR GEORGES KLING

LA remise en honneur des traditions folkloriques nous a déjà valu, depuis quelques dizaines d'années, de bien jolis spectacles. Tout récemment, la ville de Thonon-les-Bains a sacrifié à son tour à cette règle. L'esprit de clocher aidant — n'est-ce pas aussi du folklore le plus pur ? — la capitale chablaisienne a réalisé l'impossible pour éclipser sa voisine plus mondaine d'Evian-les-Bains.

Aussi est-ce à une très remarquable manifestation régionale qu'assistèrent les quelques milliers de spectateurs venus de Suisse et de toutes les Savoies.

Après la fête de nuit du samedi, après le défilé des chars fleuris par les rues pittoresques de la ville pavoisée, la partie la plus intéressante du programme se déroula le dimanche après-midi sur la place des Arts.

La « Sabaudia » de Thonon-les-Bains fit les honneurs de sa ville en exécutant quelques danses du Faucigny et de Saint-Gervais.

La « Savoie » de Chambéry lui succéda. Emmenés par un clarinettiste à la trogne enluminée, jolies filles aux coiffes d'or et beaux gars vêtus de drap ressuscitèrent avec un rare bonheur polka, mazurka, scottish et rigodon de Savoie sur des airs aussi familiers qu'inattendus.

Puis les « Rhodos » chamoniards montrèrent leur virtuosité et leur endurance par quelques endiablades et quadrilles de Savoie aux évolutions chorégraphiques parfaites, et par une bien curieuse Marlène nettement marquée par l'occupation espagnole du pays lors de la guerre de la Succession d'Autriche (1742-1749).

Les chants, naturellement, ne furent pas oubliés ; chants de bergers, chants de montagnes, jodels sonores et cet hymne savoyard si pur, *les Allobroges*, qui prend ici, au cœur même de nos Alpes, un ton si fièrement patriotique.

Les Suisses étaient venus, en voisins, se mêler à nos divertissements. La « Patriote » de Vallorbe exécuta chants et danses ; l'*Elite*, fanfare militaire de quatre-vingts musiciens, dirigée par M. Longinetti, trompette soliste de l'orchestre de la Suisse romande, fit entendre des morceaux de son répertoire, et les pittoresques « Vieux Grenadiers » de Genève défilèrent en bon ordre au rythme de leurs tambours. Précédés d'un groupe de sapeurs, tous gaillards empanachés de près de 2 mètres, les « Vieux Grenadiers » sont composés de citoyens genevois s'équipant à leurs frais et revêtus de la tenue fidèlement reconstituée des grognards napoléoniens.

Au bord de la nappe azurée du Léman, où se reflète la Dent d'Oche, sous le ciel éclatant d'une belle journée d'été, il était réconfortant d'applaudir ces braves gens de chez nous célébrant dans la fierté et dans la joie leur petite patrie aux coutumes si belles et si poétiques, à laquelle ils restent attachés avec tant de ferveur.

Mlle Marcour et Claude de Clercq (Belges) sont les nouveaux champions d'Europe de slalom.

QUATRIÈME CHAMPIONNAT D'EUROPE DE SKI NAUTIQUE

Pas un habitué de nos plages n'ignore le ski nautique ; combien cependant connaissent les règles et les lois de ce sport gracieux et athlétique ? Il faut assister à quelques épreuves officielles pour pénétrer les secrets des skieurs aquatiques, comprendre leurs efforts, apprécier leur virtuosité et goûter leurs prouesses. La Fédération française de ski nautique vient d'offrir cette possibilité aux riverains du Léman en organisant à Evian-les-Bains, du 21 au 23 juillet, le quatrième championnat d'Europe, sous le contrôle de l'Union internationale.

Les meilleurs spécialistes européens devaient se mesurer dans chacune des trois disciplines inscrites au programme : figures, slalom et saut.

Signalons tout de suite que cette manifestation, appelée à connaître un franc succès, fut contrariée par le mauvais temps, à tel point que l'épreuve de saut, ne pouvant être disputée dans des conditions de régularité suffisantes, fut reportée. Les organisateurs durent alors éprouver quelques regrets de n'avoir pas su combler certains vides des précédentes réunions.

Sur le plan sportif, il faut déplorer le manque de combativité des Français et la défection de dernière heure des Italiens, mais cela n'enlève rien à la belle victoire de l'équipe belge, qui apporta la preuve indiscutable de sa supériorité en enlevant trois titres sur les quatre mis en jeu.

Pour le premier titre, les concurrents avaient d'abord à effectuer un passage en figures imposées : retournement de 360 degrés, retournement de 180 degrés et sortie en cygne arrière. Le second passage, en figures libres, permettait toutes les fantaisies. Cette épreuve fut marquée par la très nette défaite du champion du monde 1949, le Français Peter Gouin, qui dut s'incliner devant le Belge Claude de Clercq, ancien champion d'Europe. Chez les dames, Mme Monique Grammont (Suisse) prenait le meilleur sur Mlle Jacqueline Marcour (Belgique). Afin de fixer la difficulté des exercices demandés aux concurrents, précisons qu'aucun d'eux, en dehors des deux vainqueurs, ne réussit un parcours complet sans chuter. Doit-on accuser la chance d'entrer pour une trop grande part dans cette épreuve ? Il est certain que les figures exécutées à ski nautique relèvent parfois beaucoup plus de l'acrobatie que du sport pur, mais il faut reconnaître, dans les passages réussis avec aisance, une grâce parfaite, preuve irréfutable d'une exceptionnelle maîtrise de la part du concurrent.

La deuxième journée fut consacrée au slalom. Une particularité importante marqua cette discipline ; pour la première fois, en effet, en application des règlements de l'Union internationale de ski nautique, l'épreuve fut courue sur un seul ski. Remorqués à la vitesse rigoureusement contrôlée de 38 km.-h. (33 km.-h. pour les dames) par le bateau filant en droite ligne, les participants, après être entrés dans le champ de course, devaient, grâce à une dérive d'aluminium placée sous l'arrière du ski, virer autour de six bouées avant de franchir la porte de sortie. Un second passage en sens inverse permettait de totaliser seize points à la fin de l'épreuve (deux fois deux portes et six bouées). La virtuosité de Mlle Marcour, qui réussit seule le maximum de points, lui permit de prendre sa revanche sur sa rivale de la veille. Chez les messieurs la lutte fut plus vive, quatre d'entre eux se classant en tête avec seize points après la première épreuve. Un second parcours, beaucoup plus difficile puisque réalisé à la vitesse horaire de 42 kilomètres, permit de départager les ex æquo. Claude de Clercq, habile et prudent tout à la fois, renouvelait sa victoire de la discipline précédente, tandis que Peter Gouin, trop téméraire, après quelques virages spectaculaires, chutait de façon plus spectaculaire encore.

Les sauts devaient être exécutés, le dernier jour, au tremplin standard composé d'une rampe de bois paraffiné dont la partie émergée, longue de 6 m. 60 sur 1 m. 80 de largeur, domine, à l'extrême pointe, de 1 m. 80 également la surface de l'eau. Tout comme dans les concours d'athlétisme, les concurrents disposent de trois essais, mais ici les points obtenus dans les deux meilleurs sauts sont totalisés pour le classement final. Ces points portent à la fois sur la longueur du saut et le style dans lequel il est réussi. Le saut le plus long ne constitue donc pas un gage de victoire. Des notes attribuées par les cinq juges, la plus faible et la meilleure sont exclues. Au total des trois autres est ajoutée la longueur du saut calculée en pieds, à condition toutefois que le sauteur ne chute pas dans les 100 mètres qui suivent sa réception sur l'eau. Naturellement, une vitesse rigoureusement contrôlée de 56 km.-h. est imposée aux concurrents, toute accélération étant un facteur important de réussite meilleure. Quant à la longueur du saut, elle est assez aisément calculée de la rive grâce à un viseur se déplaçant sur un écran préalablement étalonné. Mais les juges pointèrent leurs mires sur un tremplin trop agité par les vagues pour que les résultats obtenus puissent être pris en considération et homologués.

Malgré ce contretemps, la Fédération française de ski nautique, aux destinées de laquelle préside Mme Pelletier-Savard, ex-championne d'Europe, vient de fournir une nouvelle preuve de son activité. Fondé seulement en 1946, ce groupement, qui compte actuellement vingt-deux clubs affiliés, après avoir organisé les championnats du monde 1949 à Juan-les-Pins déléguera cette année ses représentants aux épreuves mondiales qui doivent se dérouler aux Etats-Unis.

G. K.

Saut classique du champion suisse Staldin.

Le champion français Bladiner conserve un équilibre parfait en franchissant cet obstacle.

PETITES CHRONIQUES

UNE PROMOTION

Nous apprenons avec grand plaisir la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de notre rédacteur en chef, Jean Laudat. Il y aura précisément vingt ans cette année qu'il entrait à *L'Illustration*, où il devait acquérir peu à peu une connaissance approfondie des multiples rouages de la maison. Ses qualités de technicien, qui l'ont fait porter par ses collègues à la présidence de la section parisienne du Syndicat des cadres de l'imprimerie, devaient l'amener au poste qu'il occupe aujourd'hui, où son sens des responsabilités, son aménité, la sûreté de ses relations lui ont valu de nombreuses amitiés. *France-Illustration*, à qui il se consacre, entouré de l'affectueuse sympathie de tous ses collaborateurs, avec un dévouement entier qui ignore les ménagements, est heureuse de lui présenter ses très cordiales félicitations.

A LA MÉMOIRE DES « DIABLES BLEUS »

Pour le trente-cinquième anniversaire des combats du Linge, les chasseurs du 5e bataillon verront cette année la restauration de la stèle élevée à la mémoire de leurs « anciens », auprès du col des Trois-Epis, et que les Allemands avaient détruite au cours de l'occupation.

Les cérémonies débuteront le 13 août devant le monument, au col du Linge, pour se terminer au cimetière de Wettstein, où reposent plusieurs milliers de « diables bleus ».

LA CINQUIÈME CONFÉRENCE DE SERVICE SOCIAL

Pour la cinquième fois la Conférence internationale de Service social vient de tenir ses assises. Elle a siégé à Paris, où elle s'était réunie pour la première fois en 1928. Cette « Conférence » est une organisation mondiale permanente travaillant en liaison avec l'O. N. U. et l'U. N. E. S. C. O. et qui offre aux personnes et aux organismes qui s'intéressent aux problèmes sociaux la possibilité de confronter leurs expériences. Seize cents délégués représentant une quarantaine de nations ont participé aux travaux et ont entendu notamment, en présence de M. Georges Hayne, président des Conférences internationales de Service social, un exposé de M. Donald Howard, de l'Université de Berkeley (Californie), sur « Cinquante ans de service social, ses relations avec les pouvoirs publics », et le professeur Parisot a conclu par un appel au service social de l'avenir.

LIVRES D'ART

Les Editions Pierre Tisné viennent de faire paraître un important volume sur l'histoire de la peinture espagnole. M. Guinard, directeur de l'Institut français de Madrid, établit, dans un magistral avant-propos, la synthèse de l'esthétique propre au tempérament espagnol. Quant à Mlle Janine Baticle, chargée de mission au Musée du Louvre, elle évoque avec autant d'érudition que de goût l'histoire de la peinture espagnole dans son ensemble, jusqu'à la mort de Goya.

M. S.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE PARIS :

René Héron de Villefosse, *Histoire de Paris*, nouvelle édition illustrée (Union bibliophile de France, 402 pages). L'auteur a mis dans ce livre la tendresse, la ferveur et aussi la passion qui l'animent dès qu'il parle de « sa » ville. C'est une biographie plutôt qu'une histoire, un voyage à travers le temps et l'espace, avec de profitables haltes pour nous permettre d'assister à un drame politique, à une scène de la rue, à un fait divers. L'accumulation des faits, des dates, des noms laisserait le lecteur comme étourdi si cette prodigieuse documentation ne s'ordonnait pas sous des titres qui en font la synthèse : naissance, confirmation, crise de croissance, adolescence, majorité, liaisons dangereuses, passion impériale, opulence qui finit mal, âge mûr. « C'est, dit l'auteur, un récit tendre que je crois assez près de l'exactitude, quoique la même histoire puisse toujours se raconter de vingt façons différentes. » Jugement que partageront les lecteurs devant cette luxuriante érudition qui exclut à la fois le pédantisme et l'aridité.

LA QUESTION DU CALENDRIER :

D. Neroman, *la Refonte du calendrier* (Editions Sous-le-ciel, 80 pages). Le moment est-il venu d'abandonner un système de comput sur lequel le monde occidental vit depuis 1582 ? La question a été posée, à plusieurs reprises déjà, dans les conférences internationales de ces dernières années. Le calendrier grégorien a de graves défauts : le début de l'année ne coïncide pas avec le début de l'année tropique ; les inégalités des mois sont désordonnées ; le jour bissextile devrait survenir à la fin de l'année, et non au début du troisième mois ; enfin, les noms de mois ne correspondent plus à la séquence : septembre est le neuvième mois, octobre, le dixième, etc.

M. Neroman nous propose une refonte totale de ce système périmé. Sa préférence va au calendrier éonien, qui adopte l'année solaire tropique : son premier jour est le passage du soleil au solstice d'hiver (21 au 22 décembre) ; l'année est divisée en quatre trimestres dont les trois premiers sont égaux, le dernier comptant tantôt pour quatre-vingt-douze, tantôt pour quatre-vingt-treize jours. Les noms de mois redeviendraient ceux du calendrier républicain imaginé par Fabre d'Eglantine (nivôse, pluviôse, ventôse, etc.).

Quoi qu'on pense de la réforme, ce livre nous offre un exposé fort instructif d'une question qui revient périodiquement — c'est le cas de le dire — sur le plan de l'actualité.

LA PHYSIQUE :

Philippe Olmer : *la Structure des choses* (Hachette, 240 pages). Encore un livre qui nous apprend à nous défier de l'image du monde extérieur telle que nous la révèlent nos sens. Il nous mène au seuil de l'imperceptible. Au seuil seulement, car nous ne verrons jamais les atomes, et leur constitution interne nous restera toujours directement inobservable.

Il y a deux mille ans qu'Aristote assurait que la transition du règne animé au règne végétal est si graduelle que la frontière en est indistincte et douteuse. Nous en sommes au même point. Mais il n'est pas impossible que des études futures portant sur la reproduction et les phénomènes de mutation que présentent ces organismes-limites ne renouvellent le problème des origines de la vie. Déjà les savants soviétiques assurent qu'ils ont révolutionné les théories de Pasteur sur la génération spontanée. Ainsi la science, toujours recommencée, faite d'approximations successives, gravit de nouveaux échelons et bouleverse le patient édifice de nos pauvres certitudes.

Illustré de nombreuses figures, ce livre donne à un public non spécialisé les moyens de s'initier aux connaissances qui transforment les conditions de la vie moderne.

ALBERT MOUSSET.

HOTELS DE TOILE

Après les villages, voici les hôtels « de toile ». Celui-ci étend une triple rangée de tentes tout au long d'une plage de la mer Baltique. Ses prix modiques ont déjà attiré de nombreux amateurs de soleil et d'air pur. Le service est réduit à sa plus simple expression et il ne faut pas espérer qu'on vous serve « les repas dans les chambres ».

LA DOYENNE DE MONTMARTRE

Montmartre a fêté le centenaire de la doyenne de ses habitants : Mme Marie Norre, qui occupe depuis soixante-cinq ans son petit appartement de la rue Caulaincourt. Grâce à son double titre la centenaire a reçu, outre les fleurs et cadeaux habituels... un diplôme que lui a remis le maire du XVIIIe arrondissement.

UN MARIAGE A PORT-CROS

Connaissez-vous Port-Cros ? C'est l'île la plus sauvage et en même temps la plus charmante de nos archipels de France. Elle se trouve dans le groupe des îles d'Or, près d'Hyères, et la population du petit hameau de pêcheurs planté à la corne de sa rade n'excède pas quarante habitants. C'est dire qu'il n'y a ni maire ni curé particuliers à Port-Cros. Et cependant on vient d'y célébrer un mariage, et même un grand mariage, dont les conjoints ne durent pas se rendre, comme à l'ordinaire, à Hyères pour y être

unis par le maire et le prêtre, mais reçurent sur place la bénédiction nuptiale précédée de la classique entrevue devant M. le maire.

Le marié, un avocat parisien, épousait la nièce du propriétaire de l'île, qui a, à diverses reprises, sauvé cet éden d'un véritable désastre en le disputant aux marchands de biens. Ils furent unis par le propre père de la mariée, M. Robert Buffet, adjoint spécial de l'île. Et l'on put voir au long des sentes pittoresques — il n'y a pas de route — qui bordent le rivage se dérouler un cortège charmant à la mode d'autrefois.

P.-E. C.

LÉGION D'HONNEUR

Nous apprenons avec plaisir que Mme Rouzaud, fondatrice directrice générale de la chocolaterie *A la Marquise de Sévigné*, a été promue récemment officier de la Légion d'honneur.

LE NOUVEAU CHARIOT DE THESPIS

Le « 84 » donna son titre à un film. L'autobus que nous montrons part aussi — souhaitons-le du moins — pour le succès. Il emmène en Scandinavie un groupe de jeunes gens que Jean-Louis Barrault forme à l'art dramatique et qui, au moment où leur « patron » va rentrer de sa tournée en Amérique du Sud, qui fut un grand succès, vont donner aux pays nordiques, et d'abord à Oslo, un spectacle de mimes et de vieilles chansons. Bien entendu, ils confectionnent eux-mêmes costumes et décors. Et l'orchestre, comme on voit, voyage dans la voiture-pilote. *Une Journée à Paris* est le titre du spectacle monté par ces jeunes acteurs.

POUR LES ÉTATS-UNIS D'EUROPE

M. José Oriol de Bofarull a fait, il y a quelque temps, à la « Real Societad Economica Matritense de Amigos del Pais » une très remarquable conférence, vaste panorama historique où il a conduit ses auditeurs depuis Byzance, sa grandeur et sa chute jusqu'aux difficultés que traverse l'Occident actuel et aux périls qui menacent la civilisation chrétienne. L'orateur s'est prononcé fort éloquemment en faveur des Etats-Unis d'Europe, qui canaliseront et réuniront les énormes ressources morales, scientifiques et économiques du Vieux Monde. Grâce à cette fédération librement formée, l'Europe reconquerra sa grandeur passée. Il n'est point pour elle d'autre salut.

COURRIER DE LA DANSE

« LA GRANDE JATTE »

(Création à l'Opéra)

Le livret de Pierre Bertin, la musique de Barlow et les décors de Dignimont composent un divertissement léger, très style « impressionniste » et très heureux.

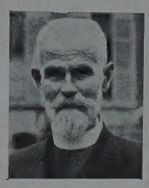
Dans l'île de la Jatte, au milieu des jardins de feuilles et d'eau, deux fiancés dansent. Mais un bateau amène en cette oasis dandys et cocodettes. Le fiancé retrouve l'une de ses anciennes amies et en oublie la pure jeune fille qu'il va épouser. Pour le reconquérir elle tente de danser comme les cocodettes, et n'y parvient pas... Tous se moquent d'elle, et c'est alors que le jeune homme la console et l'aime plus encore...

Lycette Darsonval, vêtue de soleil en sa robe tango, est une danseuse endiablée, coquette sans jamais être vulgaire. Sa technique éblouissante lui permet de jouer ce rôle avec une désinvolture sans pareille. Jacqueline Moreau est une fiancée touchante, très pure, très « lyrique ». (Pourquoi ne la voit-on pas plus souvent danser à l'Opéra ?) Quant à Michel Renault, jeune et fougueux, il respire la joie de vivre.

Ce ballet — dont la chorégraphie amusante est de Claude Aveline — passe comme un sourire. Ce n'est qu'un divertissement, mais charmant... L'ambiance est un peu celle du *Moulin de la Galette,* de Renoir...

MARTINE CADIEU.

NOUVELLES RELIGIEUSES



Le R. P. François Hervé, des Missions étrangères de Paris, supérieur régional du diocèse d'Osaka, vient d'arriver à Paris pour assister à l'assemblée générale de la Société des Missions étrangères de Paris. C'est la première fois depuis cinquante-trois ans que le Père Hervé rentrait en France.

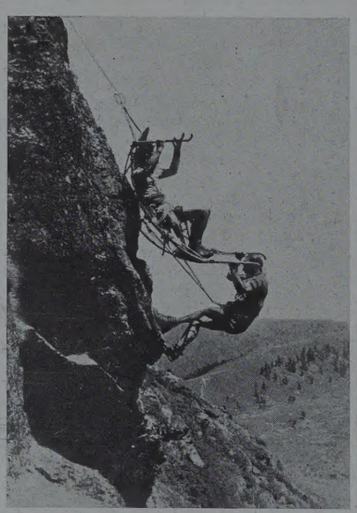
Le mouvement « Propagande pour l'Unité », qui a pour but d'unifier un courant d'opinion en faveur de l'Eglise catholique, considérée comme l'indispensable assise du monde uni dans une paix fraternelle, vient de tenir à Senlis son sixième congrès national sous la présidence de S. Exc. Mgr Courbe.

Mgr Martin T. Gilligan, secrétaire de l'Internonciature apostolique en Chine, vient de déclarer que plus de 4.000 missionnaires catholiques de toutes nationalités sont restés en Chine, n'entendant pas quitter les fidèles qui leur ont été confiés, quels que soient les risques encourus.

La T. R. Mère Marie du Bon Pasteur vient de mourir à Aigle, en Suisse. Elle était la supérieure générale des Sœurs de Sainte-Clotilde. Des générations de jeunes Parisiennes l'ont eue comme professeur ou directrice à l'Institut de la Tour, à Paris.

Au 1er juillet, le Comité français de l'Année Sainte avait délivré 60.000 cartes de pèlerins. En ajoutant à ce nombre les touristes qui se sont rendus directement à Rome sans cette carte, on peut estimer le total des Français qui sont allés à Rome à près de 80.000.

NOUVELLES INVENTIONS



AU SECOURS DES ALPINISTES

Ce fauteuil à bascule d'un nouveau genre vient d'être mis à la disposition des équipes de sauvetage des Alpes. Sa forme et son faible poids permettent de l'utiliser le long des pentes les plus dures. Solidement sanglé dans son fauteuil, le blessé est descendu par le sauveteur au moyen d'un « rappel ».

L'appareil peut être équipé d'une roue pour le transport sur terrain plat. Grâce à son câble d'acier, il peut servir de téléférique pour franchir une gorge ou un précipice.

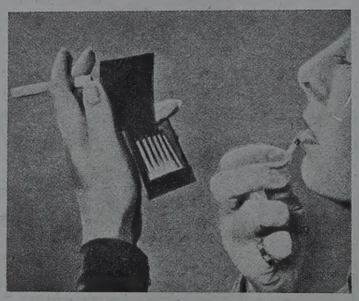
BICYCLETTE AMPHIBIE

La dernière en date des bicyclettes amphibies est, plus exactement, un tricycle. Le rayonnage est remplacé par des bouées coniques dont la rotation permet la progression sur l'eau au prix d'un bain de pied à chaque tour de pédales.

L'inventeur, un ingénieur de Ludwigshafen, doit entreprendre bientôt la traversée de la Manche, qu'il compte effectuer en moins de sept heures.

L'AQUAPLANE A MOTEUR

Grâce à ce nouvel engin — qui fait fureur sur les plages américaines — les joies de l'aquaplane sont désormais à la portée de tous... ou presque. Le canot à moteur est en effet inutile puisque la « planche » est propulsée par un minuscule moteur. Un seul inconvénient : en cas de chute il faut faire appel à un « canot de secours » pour ramener l'instrument au rivage.



UN NOUVEAU ROUGE A LÈVRES

Ce ne sont pas des allumettes, mais de minuscules bâtons de rouge à lèvres. Chacun porte à son extrémité la « dose normale » nécessaire à une application. Le couvercle du paquet renferme un minuscule miroir incassable.

POUR LES MÉNAGÈRES...

Encore une nouvelle machine à laver la vaisselle. Cette dernière en date est, paraît-il, la première à combiner constamment l'évacuation de l'eau sale et l'arrivée des produits détersifs. Elle fonctionne sans moteur et peut traiter en une fois vingt-huit assiettes avec les couverts correspondants.

La dernière cuisinière électrique américaine comporte un récepteur de télévision, dont seul le cadran est visible, entre les boutons de commande et le thermostat automatique.

Un commerçant de Philadelphie a inauguré la « vente par radio ». D'un micro placé à l'extérieur, les clients font leur commande en choisissant parmi les produits étalés derrière la vitrine. Grâce à cette innovation les ventes ont doublé en quelques jours.

C. T.

TEMPÊTE D'ÉCUME A SYDNEY

Effet des récentes tempêtes en Australie : cette voiture en difficulté sur une route côtière, près de Sydney. En dépit des apparences, ce n'est pas la neige qui recouvre le capot... mais un dépôt d'écume de mer amené par l'ouragan.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Jules Formigé : *le Trophée des Alpes* (Centre national de la Recherche scientifique, Paris).

Nous avons eu déjà l'occasion de dire le haut intérêt des recherches archéologiques poursuivies par M. Jules Formigé. L'éminent architecte expose aujourd'hui dans un livre enrichi de fort belles planches ses travaux concernant le Trophée des Alpes, ce monument qui se dresse à La Turbie, un des plus beaux sites de la Côte d'Azur, et qui commémore l'établissement par le premier des empereurs romains de relations assurées entre l'Italie et la Gaule. M. Formigé en a retrouvé la contexture et a pu en restaurer les éléments principaux. Son livre sera lu avec intérêt non seulement par les spécialistes, mais par tous ceux que l'antiquité intéresse.

Charles du Bos : *Journal* (tome IV). *Lettres et réponses d'André Gide* (Corrêa).

Voici le quatrième volume de ce *Journal* qui pourrait bien être l'œuvre capitale de Charles du Bos. On l'y retrouve avec sa vaste culture, son goût de l'analyse, sa foi, ses scrupules et aussi sa lutte courageuse contre la maladie. Les relations de Charles du Bos avec André Gide tiennent une grande place dans ce livre. Elles s'éclairent dans le recueil de lettres échangées entre les deux écrivains, récit assez douloureux des traverses d'une amitié et document psychologique de premier ordre.

L'Agent secret, de Graham Green, traduit par Marcelle Sibon (Editions du Seuil), est le dernier publié en français des ouvrages du célèbre romancier. Il fait partie de la série où Graham Green — romancier d'aventures — excelle surtout à monter un ouvrage qui relève presque du genre du roman policier. Cet agent secret de quelque Etat d'Europe centrale en révolution conduit sa mission à Londres dans des conditions qui font de lui un homme traqué. Réussira-t-il à déjouer tous les pièges qui lui sont tendus ? Sera-t-il prisonnier pour finir du terrible réseau qui l'enserre ? Au delà d'une aventure qui tient le lecteur en haleine jusqu'au bout, il y a derrière chaque page la puissance agissante de la fatalité.

LA VIERGE DANS L'ART FRANÇAIS

Une erreur s'est glissée dans la légende du triptyque de *l'Annonciation d'Aix* qui illustrait *la Vierge dans l'Art français,* par Bernard Champigneulle, paru dans notre numéro du 29 juillet. Comme l'indiquait dans son texte notre collaborateur, trois sur quatre des éléments qui composent ce triptyque provenaient de collections étrangères. Seul le panneau central appartient à l'église de la Madeleine d'Aix. L'ensemble a été provisoirement reconstitué à l'occasion de l'exposition du Petit Palais.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Henri Gagnebin sait utiliser au mieux les ressources des instruments classés, non sans une pointe de pittoresque, dans la catégorie des « bois » alors qu'ils sont construits en maillechort ou en argent. A l'origine, la flûte était faite de roseau. Le temps a passé, le nom du matériau primitif est resté. L'orchestre de Strasbourg a bien mis en valeur la qualité de la *Suite pour les instruments de l'orchestre,* écrite par Henri Gagnebin, l'éminent directeur du Conservatoire de Genève, compositeur de grand talent; jamais l'attention ne s'émousse, grâce à la variété des timbres et des mouvements de cette partition, deux idées la dominent : l'une, alerte, joyeuse, prend son élan sur des basses obsédantes ; l'autre, rêveuse, incite au recueillement. M. Louis Martin, qui anime l'excellent ensemble symphonique du Bas-Rhin, a du goût et choisit volontiers pour les faire apprécier des pages peu jouées. Ce fut le cas pour le *Concerto* de Cimarosa, dont Marius Briançon, hautboïste, tint la partie de solo avec adresse, sûreté, musicalité. Il a su, en particulier, mettre en relief le caractère agreste d'une composition spécifiquement italienne, que tout profane attribuerait à Mozart tant le maître de Salzbourg, subjugué par l'art transalpin, s'est laissé influencer par lui, non seulement dans ses opéras, mais aussi dans ses compositions de musique pure.

Un dix-huitième concert de l'œuvre pour orgue de Jean-Sébastien Bach a permis d'admirer la maîtrise d'Arsène Muzerelle. Il s'est attaqué à la 6e *Sonate* et aux préludes et fugues les plus grandioses, qui semblaient d'une limpidité extrême sans rien perdre de leur puissance. A la cathédrale de Reims, où Arsène Muzerelle exerce, il a su développer un talent hors de pair. En dehors de J.-S. Bach aucun artiste ne pourrait alimenter ainsi pendant des mois une rubrique radiophonique par sa production consacrée à un seul instrument.

W.-L. LANDOWSKI.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Vingt-cinq ans de la vie d'un peintre ! Tel est le thème de l'exposition Ed. Goerg à la Galerie Visconti, Cette sorte de rétrospective de l'artiste vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis du public aussi permet d'établir plus justement la relation d'œuvres entre elles et de juger de l'évolution de l'artiste.

Goerg est un satiriste chez qui se mêlent le rêveur et le visionnaire. Peintre de la bourgeoisie, il fouaille celle-ci de son dédain, de son mépris, et, semblable à Goya ou à Hogarth, il se gausse de ses modèles. Pour Goerg, l'humanité est un jeu de massacre ; toutefois les masques de ses personnages, s'ils cachent souvent la laideur, font ressortir aussi de temps à autre le sourire d'une jeune fille dans ses rêveries délicates.

Généralement hostile à la représentation photographique et aux expositions, dites artistiques, qui lui sont consacrées, j'ai été, pour la première fois, vraiment pénétré d'une sensation d'art à l'exposition des œuvres de Thérèse Le Prat (Mme Philippe Stern) à la Galerie Jean Loize. Mme Thérèse Le Prat est portraitiste : elle évoque la personnalité humaine de nos acteurs les plus célèbres, saisie dans toute son intensité et son émotion intérieure. Voici tel mime qui s'exprime en gestes saccadés, avec une douloureuse expression ; telle actrice qui semble sortie d'une toile du Maître de Moulins sous sa coiffe blanche ; tel comédien au masque pétri de souffrance comme Beethoven ; un autre a la beauté éternelle d'un masque grec ; un visage de noir évoque toute la nostalgie de son pays. Thérèse Le Prat est une artiste doublée d'un poète.

La Galerie de l'Elysée présente un ensemble reconstituant la « Belle Epoque » de l'art : André Metthey et ses amis. Parmi ceux-ci Bonnard, Denis, Derain, Friesz, Laprade, Maillol, Matisse, Puy, Redon, Renoir, Rouault, Roussel, Valtat, Vlaminck, Vuillard. C'est dire l'excellence de la qualité de cette manifestation. André Metthey exécutait des céramiques d'une « luxuriante richesse », aux formes très variées et d'un goût raffiné. Un artiste est un créateur d'un monde nouveau, enchanteur et enchanté : la matière doit compter, certes, mais le véritable maître doit dépasser cette matière et atteindre en même temps, en une synthèse, les joies de l'esprit. C'est le fait de quelques élus : André Metthey et quelques-uns de ses amis sont de ceux-là.

Authentique cubiste et peintre attiré par l'abstraction pure, Jean Crotti, beau-frère de Villon, est un artiste qui a foi dans la beauté de la forme pure ou dans la couleur dans ses variations subtiles et mathématiques. Théoricien, créateur des « Gémaux », nouvelle technique de la peinture qui étonna l'Amérique, Jean Crotti réalise le type de l'artiste sincère et probe. La force de son talent et de ses convictions peut être un sûr garant de l'authenticité de son œuvre. (Galerie Bignou.)

MAURICE SÉRULLAZ.

LES ÉCHECS (N° 73)

Solution de l'étude n° 74, par Vancura.
« 28 Rijen » 1924.

Les noirs jouent et font nulle.
Les blancs jouent et gagnent.

Démontrons d'abord que les noirs font nulle si c'est à eux à jouer.

1. ..., Fç3-f6 ! ! (et non 1. ..., Fç3×g7 ? — 2. Ta7-a6 ! gagne. Exemples : 2. ..., Fg7-ç3. — 3. Ta6-g6+, Rg8-h7. — 4. Ré8-f7 ! et la tour empêche le roi noir de fuir l'angle fatal : là est la raison pour laquelle 2. Ta7-a6 ! gagne, et un autre coup de tour tel que 2. Ta7-a5 ? ou a2 ? ne gagnerait pas. Si 3. ..., Fç3-g7. — 4. Tg6-g4 coup d'attente, Rg8-h7. — 5. Ré8-f7 gagne). — 2. Ta7-b7 coup d'attente (si 2. Ta7-a6 ou a5, a4, a3 ou a2, Rg8×g7 ! nulle. Exemple : 3. Ta2-g2+, Rg7-h6 ! — 4. Ré8-f7, Ff6-ç3 nulle). — 2. ..., Ff6-g5 ! ! (et non 2. ..., Ff6-é5 ? — 3. Ré8-é7 ! gagne. Exemples : 3. ..., Rg8×g7. — 4. Ré7-é6+. Ou 3. ..., Fé5×g7. — 4. Tb7-b8+, Rg8-h7. — 5. Ré7-f7, Rh7-h6 essayant de fuir l'angle fatal. — 6. Tb8-b6+, Rh6-h7. — 7. Tb6-b1 gagne. Ou 3. ..., Fé5-ç3. — 4. Ré7-é6 et la menace 5. Ré6-f5 et 6. Rf5-g6 force 4. ..., Fç3×g7. — 5. Tb7-b8+ gagne). — 3. Tb7-b5, Fg5-f6 (menace 4. ..., Rg8×g7 nulle). — 4. Tb5-b7, Ff6-g5. — 5. Tb7-f7, Fg5-h6. — 6. Ré8-é7, Fh6×g7. — 7. Tf7-f2, Fg7-ç3. — 8. Tf2-g2+, Rg8-h7. — 9. Ré7-f7, Rh7-h6 nulle.

Les blancs jouent et gagnent.

1. Ta7-a3 ! (la tour doit chercher à venir sur g protéger son pion, ce qui laisserait les noirs sans défense). — 1. ..., Fç3-é5 ! (si 1. ..., Fç3×g7. — 2. Ta3-g3, Rg8-h7. — 3. Ré8-f7 gagne. Si 1. ..., Fç3-f6. — 2. Ta3-g3 gagne. Si 1. ..., Fç3-é1. — 2. Ta3-a1, Fé1-f2 — 3. Ta1-a2, Ff2-d4. — 4. Ta2-g2 gagne). — 2. Ta3-é3 ! (2. Ta3-a5 ?, Fé5-f6 ! nulle). — 2. ..., Fé5-b8 ! (si 2. ..., Fé5-h2. — 3. Té3-é2 et g2 gagne. Si 2. ..., Fé5-f4. — 3. Té3-é4 et g4 gagne. Si 2. ..., Fé5-d6 ou ç7. — 3. Ré8-d7, Ff4. — 4. Té3-é4, Ff4-h6. — 5. Té4-g4, Fh6×g7. — 6. Rd7-é7, Rg8-h7. — 7. Ré7-f7 gagne). — 3. Té3-é7, Fb8-d6 (3. ..., Fb8-g3. — 4. Té7-é4 et g4). — 4. Té7-é6 !, Fd6-a3 (les coups de fou sont maintenant indifférents). — 5. Té6-g6 (le roi blanc doit maintenant venir sur g6 pour forcer le gain). — 5. ..., Fa3-b4. — 6. Ré8-d7, Fb4-a3. — 7. Rd7-é6, Fa3-b2. — 8. Tg6-g4 (ou g2, pour faire place au roi blanc. Mais non 8. Ré6-f5 ?, Fb2×g7 nulle. — 9. Rf5-é6, Rg8-f8 !). — 8. ..., Fb2-c3 (8. ..., Fb2×g7. — 9. Ré6-é7, Rg8-h7. — 10. Ré7-f7 gagne). — 9. Ré6-f5 (menace 10. Rf5-g6), Fç3×g7. — 10. Rf5-g6 !, Rg8-f8 (essayant de fuir l'angle fatal). — 11. Tg4-f4+, Rf8-g8. — 12. Tf4-a4 gagne.

Match par radio Yougoslavie-Etats-Unis.
(11-14 février 1950.)

Ce match a été gagné par la Yougoslavie par 11 points et demi contre 8 points et demi. Dix joueurs pour chaque pays, jouant chacun deux parties.

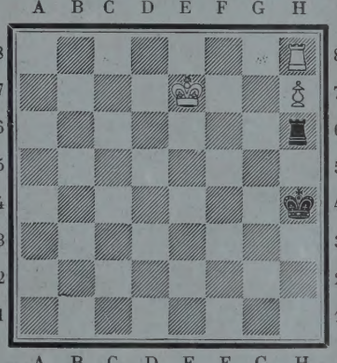
Les deux parties furent nulles au premier échiquier (Reshevsky contre Gligoric), de même au deuxième échiquier (Fine contre Pirc) et au troisième échiquier (Horowitz contre Trifunovic).

Voici une jolie partie de ce match.

Blancs : Denker (Etats-Unis).
Noirs : Rabar (Yougoslavie.)

1. ç2-ç4, Cg8-f6. — 2. Cg1-f3, ç7-ç5. — 3. d2-d4, ç5×d4. — 4. Cf3×d4, g7-g6. — 5. Cb1-ç3, Ff8-g7. — 6. g2-g3, 00. — 7. Ff1-g2, Cb8-ç6. — 8. 00, Cç6×d4. — 9. Dd1×d4, d7-d6. — 10. Dd4-d2, Dd8-ç7. — 11. b2-b3, Fç8-d7. — 12. Fç1-b2, Fd7-ç6. — 13. é2-é4, b7-b6. — 14. f2-f4, Ta8-d8. — 15. Ta1-é1, Cf6-d7. — 16. Tf1-f2, Cd7-ç5. — 17. Cç3-d5, Fç6×d5. — 18. Fb2×g7, Rg8×g7. — 19. é4×d5, Td8-é8. — 20. Tf2-é2, f7-f6. — 21. h2-h4, Dç7-d7. — 22. b3-b4, Cç5-b7. — 23. Rg1-h2, Dd7-ç7. — 24. Dd2-d4, Tf8-f7. — 25. Fg2-h3, a7-a5. — 26. a2-a3, a5×b4. — 27. a3×b4, Té8-a8. — 28. Fh3-é6, Tf7-f8. — 29. g3-g4, Rg7-h8. — 30. g4-g5, Ta8-a4. — 31. g5×f6, é7×f6. — 32. Fé6-h3, Dç7-g7. — 33. Té2-é7, Ta4-a2+. — 34. Rh2-g1, Dg7-h6 (si 34. ..., Tf8-f7. — 35. Té7-é8+, Tf7-f8. — 36. Té8×f8+, Dg7×f8. — 37. Té1-é8 !, Df8×é8. — 38. Dd4×f6+, Rh8-g8. — 39. Fh3-é6+, Dé8×é6. — 40. Df6×é6+ gagnant encore le cavalier). — 35. Té7-é8 (menace 36. Dd4×f6+). — 35. ..., Dh6×h4 (défendant f6 et espérant regagner la tour grâce à la menace Dh4-g3+). — 36. Té8×f8+, Rh8-g7. — 37. Dd4-é3 ! (parant toute menace et défendant indirectement la tour blanche car si 37. ..., Rg7×f8. — 38. Dé3-é8+, Rf8-g7. — 39. Té1-é7+, Rg7-h6. — 40. Dé8-f8+, Rh6-h5. — 41. Té7×h7 mat). — 37. ..., Ta2-a3. — 38. Dé3-é7+ et les blancs font mat en trois coups par Rg7-h6. — 39. Dé7×h7+ !!, Rh6×h7. — 40. Té1-é7+, Rh7-h6. — 41. Tf8-h8 mat.

Etude n° 75, par Vancura.
Cesko Slovo, 1922.



Les blancs jouent et gagnent.

ANDRÉ CHÉRON.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOT. du CAP-FERRAT « Le Paradis de la Riviera » (entre Nice et Monte-Carlo) - Tél. 250-20
Toutes les joies sportives de l'été.

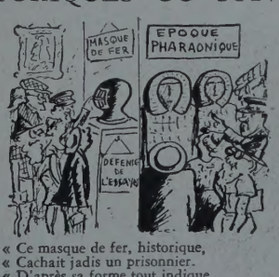
ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses: 105 par sem.

SITES ET CHATEAUX HISTORIQUES OU SUIVEZ LE GUIDE ! par CAMI.

Au cours de ces mois touristiques
On visite avec un speaker
Sites et châteaux historiques
Indiqués par le Baedeker.
Mais les guides, les cicerones,
Gens assez gaffeurs, entre nous,
Souvent vous en sortent de bonnes,
Suivons le guide, voulez-vous ?...

« Voyez ces lettres capitales,
« Jadis Werther dans ce château
« Grava les deux initiales
« De Werther, Charlotte, au couteau.
« Et voici la correspondance
« D'une Sévigné. Soyons franc,
« Elle aurait moins écrit, je pense,
« Avec le timbre à quinze francs !



« Ce masque de fer, historique,
« Cachait jadis un prisonnier.
« D'après sa forme tout indique
« Que c'était un scaphandrier !
« D'une Egyptienne académie
« Vous voyez deux membres réels,
« On les transformait en momies
« Pour qu'ils soient vraiment immortels !

« Répercuté par une grotte,
« En toutes langues notre écho,
« Etant un écho « polygrotte »,
« Pourra vous répondre illico.
« Tiens ! il est muet ! Mais, j'y pense,
« Si l'écho n'a pas renvoyé
« Vos cris, excusez son silence,
« C'est qu'il est en « congé payé » !

« Finissons par les oubliettes.
« On dit que cette locution
« Vient que des gens dans ces cachettes
« On oubliait par distraction.
« Cet os provient d'un « esquelette »
« De moyen âge, ou environ...
« Messieurs, dames, après l'oubliette,
« N'oubliez pas le « ciceron ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Garantie de qualité pour nos tissus de coton imprimé
IMPRESSIONS DE LYON
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
A. BOUCHERA